Arundhati Roy

Ma marche avec les camarades

mars 2010

Arundhati Roy est née en 1961 d'une mère militante pour les droits de la femme et d'un père planteur de thé. Avant de pouvoir gagner sa vie de sa plume, elle a multiplié les petits boulots, notamment dans le monde du cinéma (grâce à son second mari) et de la télévision. Mais elle a également travaillé dans des hôtels de New Delhi, où elle vit toujours aujourd'hui. C'est en 1996 que Roy est projetée sur le devant de la scène internationale avec la publication de son premier roman *Le Dieu des Petits Riens*, qui remporte plusieurs prix littéraires et gros succès commercial, ce qui lui a permis de se consacrer totalement à l'écriture. Dès lors, elle décide de s'engager dans la rédaction d'essais politiques et de non-fictions, publiant deux collections de textes, tout en militant pour des causes sociales.

Elle est une des porte-parole du mouvement anti-globalisation et une critique véhémente de l'impérialisme. Elle critique également ouvertement l'actuelle approche de l'industrialisation et du développement rapide menée par le gouvernement indien, en ce y compris les grands projets des compagnies étrangères soutenues par le gouvernement de l'État. Son militantisme lui a notamment valu d'être condamnée en 2002 par la Cour Suprême alors qu'elle s'opposait publiquement à un projet de barrage qui allait exproprier un demi-million de personnes sans aucune compensation. Engagée pour son peuple et la sauvegarde des minorités nationales, Roy se mobilise également au niveau international, notamment contre la politique étrangère des États-Unis et les prises de positions d'Israël.

Edition réalisée par :
Bertrand Louart,
Radio Zinzine
04 300 Limans, France.

©opyrate : Satanic mill, septembre 2023.

Ma marche avec les camarades

En février 2010, Arundhati Roy a décidé de se rendre discrètement et à l'improviste dans la zone interdite des forêts de Dandakaranya du centre de l'Inde, où vit un mélange de tribus, dont beaucoup ont pris les armes pour protéger leur communautés contre les grandes sociétés minières, l'État et leurs diverses polices et milices. Elle raconte avec force détails cette première « rencontre » journalistique directe avec les guérilleros armés, leurs familles et camarades, avec lesquels elle a parcouru les forêts durant des semaines à ses propres risques et périls.

1.

La note sommaire tapée à la machine glissée sous ma porte dans une enveloppe scellée a confirmé mon rendez-vous avec « la Plus Grande Menace pour la Sécurité Intérieure de l'Inde » [1]. Cela faisait des mois que j'attendais d'avoir de leurs nouvelles.

Je devais me trouver au temple Ma Danteshwari de Dantewara, dans l'État du Chhattisgarh, à n'importe lequel des quatre moments donnés sur deux jours. C'était ainsi pour tenir compte du mauvais temps, des crevaisons, des blocus, des grèves du transport et de la pure malchance. La note disait :

> « L'écrivain devra avoir un appareil photo, un *tilak* [2] et une noix de coco. La personne à rencontrer aura une casquette, le magazine *Hindi Outlook* et des bananes. Mot de passe : *Namashkar Guruji* [3]. »

---

[1] Allusion à la déclaration du Premier Ministre de l'Inde Manmohan Singh (2004-2014), qualifiant ainsi l'insurrection maoïste.
[2] Marque portée sur le front par des hindous.
[3] Formule rituelle que l'on prononce lors de la visite d'un temple.

Namashkar Guruji. Je me demandais si cette personne attendrait un homme. Et si je devais me procurer une moustache.

2.

Il y a beaucoup de façons de décrire Dantewara. C'est un oxymore. C'est une ville frontalière posée violemment au cœur de l'Inde. C'est l'épicentre d'une guerre. C'est une ville renversée, à l'envers.

1. Ombre rouge : célébrations du centenaire du soulèvement des Adivasis au Bastar ; fusil Sten à portée de main.

A Dantewara, la police porte des vêtements quelconques et les rebelles portent des uniformes. Le directeur de la prison est en prison. Les prisonniers sont libres (300 d'entre eux se sont échappés de la prison de la vieille ville il y a deux ans). Les femmes qui ont été violées se trouvent en garde à vue. Les violeurs font des discours au bazar.

En face de la rivière Indravati, dans la région contrôlée par les maoïstes se trouve l'endroit que la police appelle « Pakistan » [4]. Là, les villages sont vides, mais la forêt est pleine de gens. Les enfants qui devraient être à l'école courent dans la nature. La guerre mortelle qui se déroule dans la jungle, est une guerre dont le gouvernement est à la fois fier et effrayé. L'Opération *Green Hunt* a été à la fois annoncée et niée. Palaniappan Chidambaram, Ministre de l'Intérieur de l'Inde (qui dirige cette guerre) dit qu'elle n'existe pas, que c'est une invention médiatique. Et cependant,

[4] Le Pakistan est un pays traditionnellement ennemi de l'Inde.

des fonds considérables lui ont été attribués et des dizaines de milliers de policiers et paramilitaires sont mobilisées. Bien que le théâtre de la guerre soient les jungles du centre de l'Inde, elle aura des conséquences pour nous tous.

Si les fantômes sont les esprits persistants de quelqu'un, ou de quelque chose qui a cessé d'exister, alors peut-être que la nouvelle autoroute à quatre voies qui défonce la forêt est le contraire d'un fantôme. Peut-être que c'est le présage de ce qui doit encore arriver.

Les antagonistes dans la forêt sont disparates et inégaux à presque tous les égards. D'un côté, une force paramilitaire massive, armée avec l'argent, la puissance de feu, les médias et la démesure d'une superpuissance émergente. De l'autre côté, des villageois ordinaires munis d'armes traditionnelles, soutenus par la force de combat d'une guérilla maoïste superbement organisée et grandement motivée, avec une histoire extraordinaire et violente de rébellion armée. Les maoïstes et les paramilitaires sont de vieux adversaires qui se sont déjà affrontés à plusieurs reprises : à Telegana dans les années 1950, dans le Bengale occidental, le Bihar, à Srikakulam dans l'Andhra Pradesh à la fin des années 1960 et dans les années 1970, et puis encore dans l'Andhra Pradesh, le Bihar et le Maharashtra depuis les années 1980 et tout ce temps jusqu'à aujourd'hui.

Ils connaissaient bien leurs tactiques respectives, et ont étudié de près leurs manuels de combat. A chaque fois, les maoïstes (ou leurs incarnations précédentes) semblaient avoir été non seulement défaits, mais littéralement, physiquement exterminés. Chaque fois, ils sont réapparus, plus organisés, plus déterminés et plus influents que jamais. Aujourd'hui une fois encore, l'insurrection s'est répandue à travers les forêts riches en minéraux du Chhattisgarh, du Jharkhand, de l'Orissa et du Bengale occidental – patrie de millions de tribaux indiens et terre de rêve du monde des affaires.

Il est plus facile pour la conscience libérale de croire que la guerre dans les forêts est une guerre entre le gouvernement et les maoïstes, qui qualifient les élections de comédie, le parlement de porcherie et qui ont ouvertement déclaré leur intention de renverser l'État indien. Il est commode d'oublier que les populations tribales [5] du centre de l'Inde ont

[5] *Tribal people* : désignent les aborigènes *Adivasis*, tribus autochtones dans des régions (surtout les forêts) de l'Inde où elles vivent comme chasseurs-cueilleurs ou comme communautés sédentaires. Elles représentent 8,6 % de la population du pays en 2018, soit plus de 100 millions de personnes.

une histoire de résistance qui date de plusieurs siècles avant Mao (C'est bien sûr une banalité : si elles n'avaient pas cette histoire, elles n'existeraient plus !). Les Ho, les Oraon, les Kols, les Santhals, les Mundals et les Gonds se sont tous rebellés plusieurs fois, contre les Britanniques, les *zamindars* [6] et les usuriers.

Les rébellions ont été cruellement écrasées, plusieurs milliers de personnes tuées, mais la population n'a jamais été conquise. Même après l'indépendance, les populations tribales ont été au cœur du premier soulèvement qui pourrait être qualifié de maoïste, dans le village de Naxalbari au Bengale occidental (d'où le nom de naxalite, aujourd'hui utilisé de manière interchangeable avec « maoïste »). Depuis lors, les politiques naxalites ont été inextricablement mêlées aux soulèvements tribaux, ce qui en dit long sur les tribaux autant que sur les naxalites.

2. Rester sur place : Les habitants du village de Kudur protestent contre le barrage de Bodhghat : « Il n'appartient pas aux capitalistes, le Bastar est à nous ! ».

L'héritage de cette révolte a laissé derrière lui une population furieuse qui a été délibérément isolée et marginalisée par le gouvernement indien. La Constitution indienne, fondement moral de la démocratie indienne, a été adoptée par le parlement en 1950. Cela a été un jour tragique pour les peuples tribaux. La Constitution a entériné la politique coloniale et a fait du gouvernement le gardien des terres tribales. Du jour au lendemain,

[6] *Zamindars* : percepteurs de l'impôt à l'époque des empereurs moghols, dont le dernier est détrôné par les colonialistes Britanniques en 1858. Ceux-ci transformèrent la classe des *zamindars* en propriétaires terriens et intermédiaires pour l'exploitation coloniale, aux dépens des communautés indigènes qui possédaient collectivement la terre.

elle a transformé l'ensemble des populations tribales en occupants illégaux de leurs propres terres. Elle les a privés de leurs droits traditionnels sur les produits forestiers, elle a criminalisé toute une manière de vivre. En échange du droit de vote, elle les a spoliés de leur droit à la subsistance et à la dignité.

Les ayant dépossédés et poussés dans une spirale descendante de l'indigence, par un tour de passe-passe cruel, le gouvernement a commencé à utiliser leur propre misère contre eux. A chaque fois qu'il a eu besoin de déplacer une large population – pour des barrages, des projets d'irrigation, des mines – il a parlé « d'adapter les tribaux à la tendance dominante » ou de leur donner « les fruits du développement moderne ». La grande majorité des dizaines de millions de personnes déplacées (plus de 30 millions rien que pour les grands barrages), réfugiés du « progrès » indien, sont des tribaux. Lorsque le gouvernement commence à parler de bien-être des populations tribales, il est temps de s'inquiéter.

L'expression la plus récente de cette préoccupation est venue du Ministre de l'Intérieur qui a déclaré qu'il ne souhaite pas que les populations tribales vivent dans un « musée des cultures ». Le bien-être des tribaux ne semblait pas être une telle priorité durant sa carrière d'avocat d'affaires, représentant les intérêts de plusieurs grandes sociétés minières. Cela éclaire d'un jour particulier les fondements de sa nouvelle angoisse.

Au cours de ces cinq dernières années environ, les gouvernements du Chhattisgarh, du Jharkhand, de l'Orissa et du Bengale occidental ont signé des centaines de MoU [7] avec des sociétés pour plusieurs milliards de dollars, tous secrets, pour la construction d'aciéries, d'usines de fonte, de centrales électriques, de raffineries d'aluminium, de barrages et de mines. Afin que ces MoU se transforment en bon argent, les populations tribales doivent être déplacés.

Par conséquent, cette guerre.

Lorsqu'un pays qui se dit démocratique déclare ouvertement la guerre à l'intérieur de ses propres frontières, à quoi ressemble cette guerre ? La résistance a-t-elle une chance ? Devrait-elle exister ? Qui sont les maoïstes ? Sont-ils simplement des nihilistes violents fourguant une idéologie démodée aux populations tribales, les poussant à une

[7] *Memorandum of Understanding* : protocole d'accord.

insurrection sans espoir ? Quelles leçons ont-ils tirées de leur expérience passée ? La lutte armée est-elle intrinsèquement non démocratique ? La Théorie du Sandwich – des tribaux « ordinaires » coincés entre le feu de l'État et celui des maoïstes – est-elle exacte ? Les « maoïstes » et les « tribaux » sont-ils deux catégories totalement distinctes comme cela est affirmé ? Leurs intérêts convergent-ils ? Ont-ils appris quoi que ce soit l'un de l'autre ? Ont-ils changés l'un l'autre ?

3.

La veille de mon départ, ma mère a appelé, elle semblait fatiguée. « J'ai pensé » a-t-elle dit, avec un instinct maternel étrange, « que ce dont ce pays a besoin, c'est d'une révolution ».

3. Le jour du Bhumkal : Face à face avec « la plus grande menace pour la sécurité de l'Inde ».

Un article sur internet dit que le Mossad israélien est en train de former trente officiers de police haut gradés indiens aux techniques des assassinats ciblés, pour décapiter l'organisation maoïste. Il y a une discussion dans la presse à propos du nouveau matériel qui a été acheté à Israël : détecteurs télémétriques à laser, équipement d'imagerie thermique et les drones, si populaires grâce à l'armée américaine. Armes parfaites à utiliser contre les pauvres.

Le trajet de Raipur à Dantewara prend environ dix heures à travers des régions connues pour être « infestées de maoïstes ». Il n'y a pas de mots innocents. « Infester/infection » suppose « maladie/parasites ». Les

maladies doivent être soignées. Les parasites doivent être exterminés. Les maoïstes doivent être anéantis. De cette manière rampante et inoffensive, le langage du génocide est entré dans notre vocabulaire.

Pour protéger les autoroutes, les forces de sécurité ont « sécurisé » une largeur de bande étroite de forêt de chaque côté. Plus loin à l'intérieur, il y a l'empire de *Dada log*. Les Frères. Les Camarades.

Dans la banlieue de Raipur, un énorme panneau d'affichage fait la publicité de l'hôpital du cancer de Vedanta (la compagnie pour laquelle notre Ministre de l'Intérieur a un jour travaillé). Dans l'Orissa, où elle extrait la bauxite, Vedanta finance une université. Par ces manières rampantes et inoffensives, les sociétés minières pénètrent nos imaginations : les Doux Géants qui se soucient vraiment de nous. Cela s'appelle la Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE) [8]. Cela permet aux exploitations minières d'apparaître comme l'acteur légendaire et ancien Ministre en Chef, qui aimait jouer tous les rôles dans les films mythologiques Telugu – les bons gars et les mauvais gars, tout en une fois, dans le même film. Cette RSE masque les réalités économiques scandaleuses qui sous-tendent le secteur minier en Inde. Par exemple, selon le récent Rapport Lokayukta pour le Karnakata, pour chaque tonne de minerai de fer extraite par une compagnie privée, le gouvernement perçoit une taxe de 27 roupies alors que la compagnie minière empoche 5 000 roupies. Dans les secteurs de la bauxite et de l'aluminium, les chiffres sont encore pires. Nous parlons de vol à la lumière du jour à hauteur de milliards de dollars. Assez pour acheter des élections, des gouvernements, des juges, des journaux, des chaînes de télévision, des ONG et des agences d'aide. Qu'est-ce alors qu'un hôpital du cancer, ici et là ?

Je ne me souviens pas avoir vu le nom de Vedanta sur la longue liste des MoU signées par le gouvernement du Chhattisgarh. Mais je doit avoir l'esprit mal tourné pour soupçonner que s'il y a un hôpital du cancer, il doit y avoir une montagne au sommet plat pleine de bauxite quelque part.

Nous dépassons Kanker, réputé pour sa Counter Terrorism & Jungle Warfare Training School [9] dirigée par le général de brigade B. K. Ponwar, le Rumpelstiltskin (un personnage de conte) [10] de cette guerre, chargé de

---

[8] En anglais: CSR, *Corporate Social Responsibility*.

[9] École de formation au contre-terrorisme et à la guerre de jungle.

[10] Rumpelstilzchen ou Nain Tracassin est un conte populaire allemand qui figure parmi ceux recueillis par Jacob et Wilhelm Grimm dans le premier volume de *Contes de l'enfance et du foyer*, 1812.

la mission de transformer des policiers corrompus et peu soignés (la paille) en commandos de la jungle (l'or). « Combattre la guérilla comme la guérilla », la devise de l'école de formation à la guerre, est peinte sur les pierres.

On apprend aux hommes à courir, à glisser, à monter et à descendre d'hélicoptères en vol, à monter à cheval (ça peut toujours servir), à manger des serpents et à vivre de la jungle. Le général de brigade est très fier de former des chiens de rue à combattre les « terroristes ». 800 policiers sont diplômés de l'école de formation à la guerre toutes les six semaines. Vingt écoles semblables sont en projet à travers toute l'Inde. La force de police est graduellement transformée en armée. (Dans le Cachemire [11], c'est l'inverse : l'armée est transformée en force de police bouffie, bureaucratique).

A l'envers. A l'endroit. Quoi qu'il en soit, l'Ennemi, c'est le Peuple.

Il est tard. Jagdalpur dort, excepté les nombreux panneaux d'affichages de Rahul Gandhi [12] demandant aux gens de rejoindre le Congrès de la Jeunesse. Il s'est rendu dans le Bastar deux fois ces derniers mois, mais n'a pas dit grand chose à propos de la guerre. La situation est probablement trop confuse pour que le « Prince du Peuple » s'en mêle à ce stade. Ses conseillers en communication ont décidé qu'il n'en parlerait pas. Le fait que la *Salwa Judum* [13] – le groupe d'autodéfense épouvantable parrainé par le gouvernement, responsable de viols, d'assassinats, d'incendies de villages et d'expulsion de centaines de milliers de personnes de leurs maisons – est dirigé par Mahendra Karma, membre du Congrès, ne joue pas un grand rôle dans la publicité soigneusement orchestrée autour de Rahul Gandhi.

Je suis arrivée au temple Ma Danteshwari bien à l'heure pour mon rendez-vous (premier jour, première apparition). J'avais mon appareil photo, ma petite noix de coco et une *tilak* de poudre rouge sur mon front. Je me suis demandée si quelqu'un me regardait et rigolait. Quelques minutes plus tard, un jeune garçon m'a approchée. Il avait une casquette et un cartable d'écolier sur le dos. Du verni rouge ébréché sur

---

[11] Théâtre d'une lutte armée séparatiste, et sous la loi martiale.

[12] Fils de Rajiv et Sonia Gandhi, petit-fils d'Indira Gandhi (ex-premier ministre) et arrière-petit-fils de Jawaharlal Nehru (ex-premier ministre) est secrétaire général du Parti du Congrès (de gauche) depuis mars 2008.

[13] « Marche de paix », milice anti-guérilla, armée par les pouvoirs publics mais financées par les grands propriétaires et les entreprises minières.

les ongles de ses doigts. Pas de *Hindi Outlook*, pas de bananes. « Etes-vous celle qui doit entrer ? » m'a-t-il demandé. Pas de *Namashkar Guruji*. Je ne savais pas quoi dire. Il a sorti une note trempée de sa poche et me l'a donnée. Elle disait « *Outlook nahi mila* » (N'ai pas pu trouver d'*Outlook*). « Et les bananes ? » « Je les ai mangées » m'a-t-il dit, « j'avais faim ».

Ce gamin est vraiment une menace pour la sécurité…

Sur son sac à dos était inscrit « *Charlie Brown – pas votre imbécile habituel* » [14]. Il a dit que son nom était Mangtu. J'ai rapidement appris que Dandakaranya, la forêt dans laquelle j'étais prête à entrer, était pleine de gens qui avaient de nombreux noms et des identités changeantes. Cette idée était comme un baume pour moi. Quel bonheur de ne pas être coincé avec soi-même, de devenir quelqu'un d'autre pour un moment.

Nous avons marché jusqu'à l'arrêt de bus, seulement à quelques minutes du temple. Il était déjà bondé. Les choses se sont passées très vite. Il y avait deux hommes sur des motos. Il n'y a pas eu de conversation – juste un regard de reconnaissance, un déplacement du poids du corps, la montée en régime des moteurs. Je n'avais aucune idée d'où nous allions. Nous avons dépassé la maison du commissaire de police, que j'ai reconnue de ma précédente visite.

Le commissaire était un homme franc :

> « Vous voyez m'dame, pour parler franchement, ce problème ne peut pas être résolu par nous, policiers et militaires. Le problème avec ces tribaux, c'est qu'ils ne comprennent pas l'avidité. A moins qu'ils ne deviennent gourmands, il n'y a aucun espoir pour nous. J'ai dit à mon chef, enlevez la force, et à la place, mettez une TV dans chaque maison. Tout se règlera automatiquement. »

En un rien de temps, nous roulons hors de la ville. Pas de bouchons. Ça a été un long trajet, trois heures à ma montre. Nous nous sommes arrêtés brutalement au milieu de nulle part, sur une route vide longée par la forêt des deux côtés. Mangtu est descendu. Moi aussi. Les motos sont parties et j'ai ramassé mon sac à dos pour suivre la petite menace pour la sécurité intérieure dans la forêt. C'était une journée magnifique. Le sol de la forêt était un tapis d'or.

Après un moment, nous avons émergé sur les rives blanches et sableuses d'une large rivière calme. Elle était manifestement alimentée par la mousson, et donc maintenant, c'était plus ou moins du sable plat, avec au

---

[14] *Charlie Brown – Not your ordinary blockhead* ; allusion à un politicien indien.

centre un courant ne dépassant pas la cheville, facile à traverser. De l'autre côté se trouve le « Pakistan ». « Là-bas m'dame » m'avait dit le policier franc, « mes hommes tirent pour tuer ». Je me suis souvenue de ça comme nous commencions à traverser. Je nous ai vus dans le viseur d'un fusil d'un policier – minuscules silhouettes dans le paysage, faciles à abattre. Mais Mangtu semblait assez peu inquiet, et j'ai pris modèle sur lui.

Nous attendant sur l'autre rive, en T-shirt vert citron marqué « *Horlicks !* » se trouvait Chandu. Une menace pour la sécurité légèrement plus vieille. Peut-être 20 ans. Il avait un sourire mignon, un vélo, un bidon avec de l'eau bouillie et de nombreux paquets de biscuits au glucose pour moi, de la part du Parti. Nous avons repris notre souffle et recommencé à marcher de nouveau. Il s'est avéré que le vélo était un moyen pour brouiller les pistes. Le chemin était pratiquement entièrement non-cyclable. Nous avons escaladé des collines escarpées et dévalé des sentiers rocailleux le long de corniches vraiment précaires. Lorsqu'il ne pouvait pas le pousser, Chandu soulevait le vélo et le transportait au-dessus de sa tête comme s'il ne pesait rien. J'ai commencé à m'interroger à propos de son air ahuri de garçon de village. J'ai découvert (beaucoup plus tard) qu'il pouvait manier n'importe quel type d'arme, « excepté le LMG [15] » m'a-t-il informé joyeusement.

Trois magnifiques hommes bien imbibés, avec des fleurs dans leur turban, ont marché avec nous durant environ une demi-heure, avant que nos chemins ne se séparent. Au coucher du soleil, leurs sacs en bandoulière ont commencé à chanter. Ils avaient des coqs dedans, qu'ils avaient apportés au marché mais n'avaient pas réussi à les vendre.

Chandu semble être capable de voir dans le noir. Je dois utiliser ma lampe électrique. Les grillons se mettent à chanter, et bientôt il y a un orchestre, un dôme de son au-dessus de nous. Il me tarde de regarder le ciel nocturne, mais je n'ose pas. Je dois garder mes yeux au sol. Un pas à la fois. Concentrée.

J'entends des chiens. Mais je ne peux pas dire à quelle distance ils sont. Le terrain s'aplanit. Je vole un coup d'œil vers le ciel. Cela me met en extase. J'espère que nous allons nous arrêter bientôt. « Bientôt » dit Chandu. Cela s'avère être un peu plus d'une heure. Je vois les silhouettes d'énormes arbres. Nous arrivons.

---

[15] *Light Machine Gun* : mitrailleuse légère (généralement munie d'un bipied).

Le village semble spacieux, les maisons sont très éloignées les unes des autres. La maison dans laquelle nous entrons est magnifique. Il y a un feu, autour duquel quelques personnes sont assises. Plus de gens dehors, dans l'obscurité. Je ne peux pas dire combien. Je peux juste plus ou moins les discerner. Un murmure circule. « *Lal Salaam Kaamraid* » (Salutations rouges, Camarade). « *Lal Salaam* », je dis. Je suis au-delà de la fatigue. La femme de la maison m'appelle à l'intérieur et me donne du poulet au curry cuit dans des haricots verts et du riz rouge. Fabuleux. Son bébé est endormi à côté de moi, ses bracelets de cheville argentés brillent à la lumière du feu.

Après le dîner, j'ouvre la fermeture éclair de mon sac de couchage. C'est une intrusion étrange de son, cette grosse tirette. Quelqu'un allume la radio. Service de la BBC en Hindi. L'Eglise anglicane a retiré ses fonds du projet Niyamgiri de Vedanta, invoquant la dégradation de l'environnement et les violations des droits de la tribu Dongria Kondh. Je peux entendre les clochettes du bétail reniflant, traînant, pétant. Tout va bien dans le monde. Mes yeux se ferment.

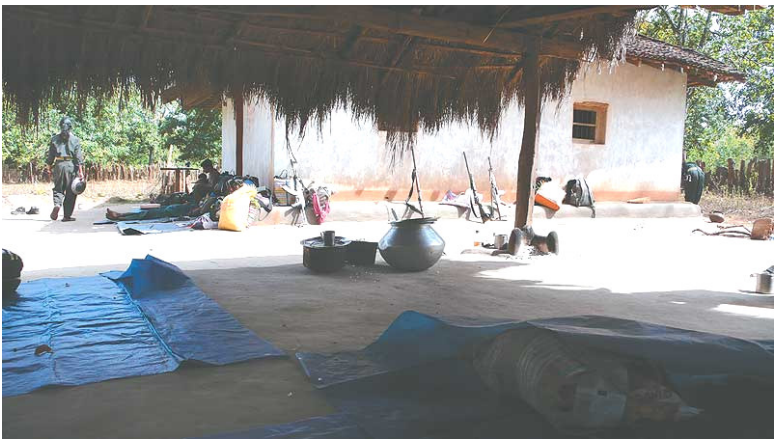
4.

Nous sommes debout à cinq heures. Sur la route à six heures. Après deux heures, nous traversons une nouvelle rivière. Nous marchons à travers de magnifiques villages. Chaque village a sa famille de tamariniers qui le surveille, comme une étreinte d'énormes dieux bienveillants. Doux tamarinier du Bastar. A onze heures, le soleil est haut, et la marche moins amusante. Nous nous arrêtons dans un village pour dîner.

Chandu semble connaître les gens dans la maison. Une sublime jeune fille flirte avec lui. Il a l'air un peu timide, peut-être parce que je suis là. Le dîner est composé de papaye crue avec du *masoor dal* et du riz rouge. Et de la poudre de piment rouge. Nous allons attendre que le soleil perde un peu de son intensité avant de recommencer à marcher. Nous faisons une sieste dans le belvédère. Ce lieu est d'une beauté spartiate. Tout est propre et nécessaire. Pas de désordre. Une poule noire parade de haut en bas du petit mur de boue. Une grille de bambou stabilise les chevrons du toit de chaume et se double comme un casier de rangement. Il y a un balai d'herbe, deux tambours, un panier tissé rouge, un parapluie cassé et toute une pile de boîtes en carton ondulé aplaties et vides. Quelque chose me saute aux yeux. J'ai besoin de mes lunettes. Voici ce qui est imprimé

sur le carton : « Emulsion à Haute Energie Explosive Puissance Idéale 90 (Classe-2) SD CAT ZZ ».

Nous recommençons à marcher vers deux heures. Dans le village où nous nous rendons, nous allons rencontrer une *Didi* (Sœur, Camarade) qui sait ce que sera la prochaine étape du voyage. Chandu ne le sait pas. Il y a aussi une économie de l'information. Personne n'est supposé tout savoir. Mais quand nous atteignons le village, *Didi* n'est pas là. Il n'y a aucune nouvelle d'elle. Pour la première fois, je vois un petit nuage d'inquiétude s'installer chez Chandu. Un très gros s'installe chez moi. Je ne sais pas quels sont les systèmes de communications, mais que faire s'ils ont mal tourné ?



4. Beauté frugale : Pots, fusils, *jhillies*…
Tout dans ces villages est propre et nécessaire.

Nous sommes stationnés à l'extérieur d'un établissement scolaire déserté, un peu en dehors du village. Pourquoi toutes les écoles de village du gouvernement sont-elles construites comme des bastions en béton, avec des volets en fer aux fenêtres et des portes en accordéon coulissantes en fer ? Pourquoi pas comme les maisons du village, avec de la boue et de la chaume ? Parce qu'elles se dédoublent en casernes et en bunkers. « Dans les villages du Abhujmad » dit Chandu « les écoles sont comme ça… » Il gratte le plan d'un immeuble avec une brindille dans la terre. Trois octogones attachés les uns aux autres comme les alvéoles d'une ruche. « Ainsi ils peuvent tirer dans toutes les directions ». Il dessine des flèches pour illustrer son propos, tel un graphique de cricket – la roue du

chariot du batteur. « Il n'y a aucun professeur dans aucune école », dit Chandu. « Ils se sont tous enfuis. »

« — Pourquoi les avez-vous chassés ? »

« — Non, nous ne chassons que la police. Mais pourquoi les professeurs devraient-ils venir ici, dans la jungle, alors qu'ils reçoivent leurs salaires assis à la maison ? »

Un bon point. Il m'informe que ceci est une « nouvelle région ». Le Parti n'y est entré que récemment.

Environ vingt jeunes personnes arrivent, filles et garçons. Adolescents ou au début de la vingtaine. Chandu explique que c'est la milice au niveau du village, le rang le plus bas de la hiérarchie militaire maoïste. Je n'avais jamais vu personne comme eux avant. Ils sont vêtus de saris et de *lungis* [16], certains en uniforme vert olive effiloché. Les garçons portent des bijoux, des coiffures. Certains ont aussi des couteaux, des haches, un arc et des flèches.

Un garçon transporte un mortier grossier fabriqué à partir d'un lourd tuyau en acier galvanisé de trois pieds. Il est rempli de poudre à canon et de mitraille et prêt à être mis à feu. Cela fait un grand bruit, mais ne peut être utilisé qu'une seule fois. Tout de même, cela effraye la police, disent-ils en gloussant.

La guerre ne semble pas être la plus grande préoccupation dans leurs esprits. Peut-être parce que cette région est en dehors de l'espace vital de la *Salwa Judum*. Ils viennent juste de terminer une journée de travail, pour aider à construire une clôture autour de certaines maisons du village pour parquer les chèvres hors des champs. Ils s'amusement et sont curieux. Les filles sont en confiance et naturelles avec les garçons. J'ai un détecteur pour ce genre de chose, et je suis impressionnée. Leur job, dit Chandu, est de patrouiller et de protéger un groupe de quatre ou cinq villages et d'aider dans les champs, de nettoyer les puits ou de réparer les maisons – faire tout ce qui est nécessaire.

Toujours pas de *Didi*. Que faire ? Rien. Donner un coup de main pour découper et éplucher.

Après le souper, sans beaucoup de discussion, tout le monde se met en rang. Manifestement, nous bougeons. Tout se déplace avec nous, le riz, les légumes, les marmites et les casseroles. Nous quittons l'enceinte de

[16] Vêtement masculin : pièce de tissu que les hommes ceignent autour de la taille.

l'école et marchons en file indienne dans la forêt. En moins d'une demi-heure, nous arrivons dans une clairière où nous allons dormir. Il n'y a absolument aucun bruit. En quelques minutes, tout le monde a déplié son drap en plastique bleu, l'omniprésent « *jhilli* » sans lequel il n'y aurait pas de révolution. Chandu et Mangtu s'en partagent un et en étalent un pour moi. Ils me trouvent la meilleure place, près de la meilleure pierre grise. Chandu dit qu'il a envoyé un message à *Didi*. Si elle le reçoit, elle sera là dès le début de la matinée. Si elle le reçoit.

C'est la plus belle chambre dans laquelle j'ai dormi depuis longtemps. Ma suite privée dans un hôtel 1000 étoiles. Je suis encerclée par ces enfants étranges et magnifiques avec leur curieux arsenal. Ils sont à coup sûr tous maoïstes. Vont-ils tous mourir ? Est-ce que l'Ecole de formation à la guerre dans la jungle est pour eux ? Et les hélicoptères de combat, l'imagerie thermique et les télémètres laser ?

Pourquoi doivent-ils mourir ? Pour quoi ? Pour transformer tout ceci en une mine ? Je me souviens de ma visite aux mines de minerai de fer à ciel ouvert de Keonjhar, dans l'Orissa. Un jour, il y avait là une forêt. Et des enfants comme ceux-ci. Maintenant, la terre ressemble à une blessure rouge et froide. La poussière rouge empli les narines et les poumons. L'eau est rouge, l'air est rouge, les gens sont rouges, leurs poumons et leurs cheveux sont rouges. Toute la journée et toute la nuit, les camions grondent à travers leur village, pare-choc contre pare-choc, des milliers et des milliers de camions, amenant le minerai de fer au port de Paradip d'où il partira vers la Chine. Là, il sera transformé en voitures, en fumée et en villes champignons. En « taux de croissance » laissant les économistes hors d'haleine. En armes pour faire la guerre.

Tout le monde est endormi, sauf les sentinelles qui prennent la relève toutes les heures et demi. Enfin, je peux regarder les étoiles. Quand j'étais enfant, grandissant sur les rives de la rivière Meenachal, je pensais que le son des grillons – qui commençait toujours au crépuscule – était le son des étoiles pétaradant, se préparant à briller. Je suis surprise à quel point j'adore être ici. Il n'y a nulle part ailleurs dans le monde où j'aimerais mieux être. Qui devrais-je être ce soir ? Kamraid Rahel, sous les étoiles ? Peut-être *Didi* viendra-t-elle demain ?

5.

Ils arrivent en début d'après-midi. Je peux les voir de loin. Une quinzaine d'entre eux, tous en uniformes vert olive, courant vers nous.

Même de loin, de la façon dont ils courent, je peux dire que ce sont de solides combattants. La Guérilla Armée de Libération du Peuple (Peoples Liberation Guerilla Army – PGLA). A laquelle est destinée l'imagerie thermique et les armes guidées par laser. Pour laquelle a été créée l'Ecole de formation à la guerre de jungle.

Ils transportent des armes sérieuses, INSAS [17], SLR [18], deux d'entre eux ont des AK 47 [19]. Le dirigeant de la brigade est le Camarade Madhav qui est dans le Parti depuis qu'il a 9 ans. Il est de Warangal, Andhra Pradesh. Il est désolé et se confond en excuses. Il y a eu un manque de communication majeur, dit-il encore et encore, ce qui d'habitude n'arrive jamais. J'étais supposée être arrivée au camp principal dès la première nuit. Quelqu'un a rompu la chaîne de communication dans l'itinéraire de la jungle. La descente de moto aurait du avoir lieu dans un endroit tout à fait différent.

> « Nous vous avons fait attendre, nous vous avons fait marcher tellement. Nous avons couru tout le chemin quand le message est arrivé que vous étiez ici. »

J'ai dit que c'était OK, que j'étais venue en étant prête à attendre, à marcher et à écouter. Il veut partir immédiatement, parce que les gens du camp attendent et s'inquiètent.

C'est une marche de quelques heures jusqu'au camp. Il commence à faire noir quand nous arrivons. Il y a plusieurs niveaux de sentinelles et des cercles concentriques de patrouille. Il doit y avoir une centaine de camarades alignés en deux rangs. Tout le monde a une arme. Et un sourire. Ils commencent à chanter : « *Lal lal salaam, lal lal salaam, aane vaaley saathiyon ko lal lal salaam* » (Salutations rouges aux camarades qui sont arrivés). C'était chanté mélodieusement, comme s'il s'agissait d'une chanson populaire à propos d'une rivière et de la floraison de la forêt. Avec la chanson, le salut, la poignée de main et le poing fermé. Tout le monde salue tout le monde, murmurant « *lalslaam, mlalslaa mlalslaam…* »

Hormis un grand *jhilli* bleu étalé par terre, sur environ 15 pieds carrés, il n'y a aucun signe de « camp ». Celui-ci a aussi un toit *jhilli*. C'est ma chambre pour la nuit. C'était soit pour me récompenser de mes jours de marche, soit pour me dorloter par avance de ce qui nous attendait. Ou les deux. De toute manière, c'était la dernière fois de tout le voyage que

---

[17] *Indian Small Arms System* : fusil d'assaut nouvelle génération en service dans l'armée indienne depuis les années 1980.
[18] *Self-Loading Rifle* : fusil d'assaut indien de la génération précédente (copie du FAL belge).
[19] Du russe « (arme) automatique de Kalachnikov » modèle 1947.

j'allais avoir un toit au-dessus de ma tête. Au cours du souper, j'ai rencontré la Camarade Narmada chargée du Krantikari Adivasi Mahila Sangathan (KAMS – Organisation révolutionnaire des femmes Adivasi) dont la tête est mise à prix, la Camarade Saroja de la PLGA qui est aussi grande que son SLR, la Camarade Maase (ce qui signifie Fille Noire en Gondi) dont la tête est aussi mise à prix, le Camarade Roopi, assistant technique, le Camarade Raja qui est en charge de la Division [20] à travers laquelle j'avais marché et le Camarade Venu (ou Murali ou Sonu ou Sushil ou tout ce que vous voulez l'appeler), clairement le plus âgé de tous. Peut-être du Comité Central, peut-être même du Bureau Politique. On ne me le dit pas, je ne le demande pas. Entre nous, nous parlons Gondi, Halbi, Telugu, Punjabi et Malayalam. Seule Maase parle anglais (donc, nous communiquons tous en hindi !). La Camarade Maase est grande et tranquille et semble devoir nager à travers une couche de douleur pour entrer dans la conversation. Mais à la manière dont elle me prend dans ses bras, je peux dire que c'est une lectrice. Et qu'elle regrette de ne pas avoir de livres dans la jungle. Elle ne me racontera son histoire que plus tard. Quand elle sentira qu'elle peut me confier sa douleur.

De mauvaises nouvelles arrivent, comme c'est le cas dans cette jungle. Un messager, avec des « biscuits ». Des notes manuscrites sur des feuilles de papier, pliées et agrafées en petits carrés. Il y en a un sac entier. Comme des jetons. Des nouvelles de partout. La police a tué cinq personnes dans le village d'Ongnaar, quatre de la milice et un villageois ordinaire : Santhu Pottai (25 ans), Phoolo Vadde (22 ans), Kande Potai (22 ans), Ramoli Vadde (20 ans), Salsai Kuram (22 ans). Ils auraient pu être les enfants dans mon dortoir étoilé de la nuit dernière.

Puis les bonnes nouvelles arrivent. Un petit contingent de personnes avec un jeune homme grassouillet. Il est aussi en treillis, mais il est flambant neuf. Tout le monde l'admire et en commente la coupe. Il semble timide et heureux. C'est un docteur qui est venu pour vivre et travailler avec les camarades dans la forêt. La dernière fois qu'un docteur a visité Dandakaranya, c'était il y a de nombreuses années.

A la radio, il y a des nouvelles de la réunion du Ministre de l'Intérieur avec les Ministres en Chef des États affectés par « l'extrémisme de gauche », pour discuter de la guerre. Les Ministres en Chef du Jharkhand et du Bihar sont restés discrets et n'y ont pas assisté. Tout le monde, assis autour de la radio rigole. Au moment des élections, disent-ils, tout au

[20] La Division est un niveau de l'organisation politique des zones libérées (voir plus loin).

long de la campagne et puis peut-être un mois ou deux après la formation du gouvernement, les politiciens disent tous des choses comme « les naxalites sont nos enfants ». On peut régler sa montre sur le moment où ils changeront d'avis et montreront leurs crocs.

5. Arts de la scène : les membres du *Chetna Natya Manch*, l'aile culturelle du parti, attendent dans les coulisses.

Je suis présentée à la Camarade Kamla. On me dit que je ne dois en aucun cas m'éloigner de cinq pieds de ma *jhilli* sans la réveiller. Tout le monde est désorienté dans le noir et pourrait sérieusement se perdre. (Je ne la réveille pas. Je dors comme une buche). Durant la matinée, Kamla me présente un paquet en polyéthylène jaune dont un coin est coupé. Un jour, il a été utilisé pour contenir de la Abis Gold Refined Soya Oil (huile de soja). Maintenant, c'était ma grande tasse pour aller au petit coin. Rien n'est gaspillé sur la route de la révolution.

(Encore aujourd'hui, je pense à la Camarade Kamla tout le temps, chaque jour. Elle a 17 ans. Elle porte à la hanche un pistolet fait main. Et quel sourire. Mais si la police l'arrête, elle la tuera. Elle pourrait commencer par la violer. Aucune enquête ne sera faite. Parce qu'elle est une Menace pour la Sécurité Intérieure).

6.

Après le petit-déjeuner, le Camarade Venu (Sushil, Sonu, Murali) m'attend, assis les jambes croisées sur le *jhilli*, avec son apparence de frêle instituteur de village. Je vais recevoir une leçon d'histoire. Ou plus

précisément, une conférence sur l'histoire des trente dernières années dans la forêt de Dandakaranya, qui a abouti dans la guerre qui tourbillonne en elle aujourd'hui. Il ne fait aucun doute que c'est une version partisane. Mais quelle histoire ne l'est pas ? Dans tous les cas, l'histoire secrète doit être rendue publique pour être contestée, débattue au lieu que l'on mente simplement à son propos, comme cela se passe actuellement.

Le Camarade Venu a une attitude rassurante et calme, et une voix douce qui émergera, dans les jours à venir, dans un contexte qui me troublera complètement. Ce matin, il parle durant plusieurs heures, pratiquement de manière continue. Il est comme un petit gérant de magasin qui a un énorme trousseau de clés avec lesquelles il peut ouvrir un labyrinthe de casiers remplis d'histoires, de chansons et d'idées.

Le Camarade Venu était dans un des sept bataillons armés qui a traversé le Godavari depuis l'Andhra Pradesh et est entré dans la forêt de Dandakaranya (DK, dans le langage du Parti) en juin 1980, il y a trente ans. Ils appartenaient au Peoples War Group (PWG – Groupe Guerre Populaire), une faction du Parti Communiste d'Inde – Marxiste-Léniniste (CPI-ML), les premiers naxalites. Le PWG a été officiellement annoncé en tant que parti distinct indépendant en avril cette année-là, sous Kondapalli Seetharamiah. Le PGW a décidé de construire une armée permanente, pour laquelle il aurait besoin d'une base. DK allait devenir cette base, et ces premiers bataillons y ont été envoyés pour reconnaître la région et pour commencer le processus de construction de zones de guérillas. Quant à savoir si les partis communistes devaient avoir une armée permanente et si oui ou non une « armée populaire » est une contradiction dans les termes, c'est un vieux débat. La décision du PWG de construire une armée est la conséquence de son expérience dans l'Andhra Pradesh, où sa campagne « La terre aux paysans » a conduit à un affrontement direct avec les propriétaires terriens et a abouti au type de répression policière à laquelle le Parti a trouvé impossible de résister sans sa propre force combattante entrainée.

En 2004, le PGW a fusionné avec d'autres factions du CPI(ML), le Party Unity (PU – Unité du Parti) et le Maoist Communist Center (MCC – Centre Communiste Maoïste), qui fonctionne en grande partie en dehors du Bihar et du Jharkhand. Pour devenir ce qu'il est maintenant, le Parti Communiste d'Inde (Maoïste).

7.

La forêt de Dandakaranya est une partie de ce que les Britanniques, à leur manière d'hommes blancs, ont appelé Gondwana, terre des Gonds. Aujourd'hui, les frontières des États de Madhya Pradesh, du Chhattisgarh, de l'Orissa, de l'Andhra Pradesh et du Maharashtra coupent à travers la forêt. Fractionner un peuple gênant en unités administratives distinctes est un vieux procédé. Mais les maoïstes et les Gonds maoïstes ne font pas beaucoup attention à des choses comme les frontières. Ils ont des cartes différentes dans leurs têtes, et comme d'autres créatures de la forêt, ils ont leurs propres chemins. Pour eux, les routes ne sont pas conçues pour qu'on marche dessus. Elles sont faites pour être traversées, ou comme c'est de plus en plus le cas, pour tendre des embuscades. Bien que les Gonds (divisés entre les tribus des Koyas et des Dorlas) soient de loin majoritaires, il y a de petites colonies d'autres communautés tribales aussi. Les communautés non-adivasis, de marchands et de colons vivent aux bords de la forêt, près des routes et des marchés.

Le PGW n'a pas été le premier à venir évangéliser le Dandakaranya. Baba Amte, le célèbre partisan de Gandhi a ouvert son ashram et sa léproserie à Warona en 1975. La mission Ramakrishna avait commencé à ouvrir des écoles de village dans les forêts éloignées d'Abhujmad. Dans le Bastar Nord, le Baba Bihari Das a commencé une campagne agressive pour « ramener les peuples tribaux dans le bercail hindou », ce qui impliquait une campagne pour dénigrer la culture tribale, provoquer la haine de soi et introduire le beau cadeau de l'hindouisme – la caste [21]. Les premiers convertis, les chefs de village et les gros propriétaires terriens – des gens comme Mahendra Karma, fondateur de la *Salwa Judum* – se sont vus conférer le statut de *dwij*, né deux fois, brahmanes [22]. (Bien sûr, c'était un peu une arnaque, parce que personne ne peut devenir brahmane. Si c'était possible, ne serions aujourd'hui devenus une nation de brahmanes). Mais ce faux hindouisme est considéré comme assez bon pour la population tribale, juste comme les marques contrefaites de tout le reste – biscuits, savon, allumettes, huile – qui sont vendues sur les marchés villageois.

---

[21] Il existe quatre castes principales. Les castes sont héréditaires et la violence des castes dominantes contre les castes inférieures fait partie de la domination. Il n'est pas possible pour un brahmane, un membre de la couche supérieure, de boire dans le même verre qu'un membre de certaines castes inférieures ; même le regard d'un inférieur peut salir un repas et il faudra le purifier.

[22] C'est-à-dire membre de la caste le plus haute.

Dans le cadre de la campagne d'hindouisation, les noms des villages ont été changés dans les registres fonciers, ce qui entraîne que la plupart d'entre eux ont deux noms aujourd'hui, les noms du peuple et les noms du gouvernement. Par exemple, le village d'Innar est devenu Chinnari. Sur les listes électorales, les noms tribaux ont été changés en noms hindous (Massa Karma est devenu Mahendra Karma). Ceux qui ne sont pas venus rejoindre le bercail hindou ont été déclarés *katwas* autrement dit intouchables (Les *dalits* ou intouchables sont les membres de la caste la plus basse), ce qui est devenu plus tard la base de recrutement naturelle pour les maoïstes.

Le PGW a d'abord commencé à opérer dans le Bastar Sud et le Gadchiroli. Le Camarade Venu décrit ces premiers mois en détail : comment les villageois étaient suspicieux à leur égard, et ne les laissaient pas entrer dans leurs maisons. Personne ne leur aurait offert de la nourriture ou de l'eau. La police répandait la rumeur qu'ils étaient des voleurs. Les femmes cachaient leurs bijoux dans les cendres de leur poêle à bois. Il y avait une répression terrible. En novembre 1980, à Gadchiroli, la police a ouvert le feu dans une réunion de village et a tué toute une escouade. Ça a été le premier « combat » [23] meurtrier du DK. Ça a été une retraite traumatisant et les camarades se sont retirés à travers le Godavari et sont retournés à Adilabad.

Mais en 1981, ils y sont revenus. Ils ont commencé à organiser les populations tribales pour exiger une augmentation du prix qu'on leur donnait pour les feuilles de *tendu* (qui sont utilisées pour fabriquer les *beedis* [24]). A l'époque, les commerçants payaient trois paises pour un fagot d'environ 50 feuilles. C'était un travail formidable d'organiser les gens qui n'étaient pas du tout familiers avec ce type de politique, de les amener à se mettre en grève.

Finalement, la grève a été un succès et le prix doublé, à six *paises* [25] le fagot. Mais le vrai succès pour le Parti a été d'être capable de faire la démonstration de la force de la solidarité et d'une nouvelle manière de conduire une négociation politique. Aujourd'hui, après plusieurs grèves et agitations, le prix d'un fagot de feuilles de *tendu* est d'une roupie. (Cela

---

[23] *Encounters* (littéralement *rencontres*) : il s'agit en fait d'exécutions extra-judiciaires déguisées en combats que nous traduirons par « combat » (entre guillemets).
[24] Cigarettes indiennes contenant un peu de tabac roulé dans une feuille de *tendu* ou *temburini* (Diospyros melanoxylon) parfois confondu avec l'eucalyptus.
[25] Centième de roupie.

semble un peu improbable à ces tarifs, mais le chiffre d'affaire du commerce du *tendu* se compte en centaines de milliards de roupies). Chaque saison, le gouvernement fait des appels d'offres et donne à des entrepreneurs la permission d'extraire un volume fixé de feuilles de tendu – habituellement entre 1 500 et 5 000 sacs standards connus sous le nom de *manak boras*. Chaque *manak boras* contient environ 1 000 fagots. (Bien sûr, il n'y a aucune manière de s'assurer que les entrepreneurs n'extraient pas plus que ce qu'ils sont supposés). Au moment où le tendu entre sur le marché, il est vendu en kilos. L'arithmétique glissante et le système rusé de mesure qui converti les fagots en *manak boras* puis en kilos est contrôlé par les entrepreneurs, et laisse beaucoup de place aux pires manipulations. L'estimation la plus prudente place leur profit par sac standard à environ 1 100 roupies. (Cela après avoir payé au Parti une commission de 120 roupies par sac) Mais par cette voie, un petit entrepreneur (1 500 sacs) fait environ 160 000 roupies par saison et un gros (5 000 sacs) jusqu'à 550 000 roupies. Une évaluation plus réaliste serait plusieurs fois ce montant. Pendant ce temps, la Plus Grave Menace pour la Sécurité Intérieure gagne juste assez pour rester en vie jusqu'à la saison suivante.

6. La tempête rassembleuse : Des troupes de danse de différents *Janatana Sarkars* se produisent lors de la journée Bhumkal.

Nous sommes interrompus par des rires et par la vue de Nilesh, un des jeunes camarades de la PLGA, marchant rapidement vers la zone de cuisine, se giflant lui-même. Quand il arrive plus près, je vois qu'il transporte un nid en feuilles de fourmis rouges en colère qui ont grimpé

partout sur lui et qui le mordent aux bras et au cou. Nilesh rigole aussi. « As-tu déjà mangé un *chutney* ? » me demande le Camarade Venu. Je connais bien les fourmis rouges, de mon enfance dans le Kerala, j'ai été mordue par elles, mais je n'en ai jamais mangé. (Le *chutney* s'avère être bon. Aigre. Beaucoup d'acide folique).

Nilesh est de Bijapur, qui est au cœur des opérations de la *Salwa Judum*. Le plus jeune frère de Nilesh a rejoint la *Judum* lors d'un de ses pillages et incendies fous et a été fait Special Police Officer (SPO – Officier de Police Spécial [26]). Il habite dans le camp de Basaguda avec sa mère. Son père a refusé d'y aller et est resté au village. En fait, c'est une querelle familiale sanglante.

Plus tard, quand j'ai eu l'occasion de lui parler, j'ai demandé à Nilesh pourquoi son frère avait fait ça :

> « Il était très jeune. Il a eu l'opportunité de se déchaîner, de blesser les gens et de brûler des maisons. Il est devenu fou, il a fait des choses terribles. Maintenant, il est coincé. Il ne pourra plus jamais rentrer au village. Il ne sera jamais pardonné. Il le sait. »

Nous retournons à la leçon d'histoire. La grande lutte suivante du Parti, dit le Camarade Venu, a été contre l'usine de pâte à papier Ballarpur Paper Mills. Le gouvernement aurait donné aux Thapars un contrat de 45 ans pour extraire 15 000 tonnes de bambou à un taux extrêmement subventionné. (De la petite bière comparé à la bauxite, mais tout de même). Les tribaux étaient payés dix *paisas* pour un fagot qui contenait vingt chaumes de bambou (je ne céderai pas à la tentation vulgaire de comparer cela aux profits que faisaient les Thapars). Une longue agitation, une grève, suivie de négociations avec les responsables de l'usine de pâte à papier en présence de la population, ont triplé le prix à trente *paisas* le fagot. Pour les peuples tribaux, c'étaient une victoire considérable. D'autres partis politiques avaient fait des promesses, mais n'ont rien fait pour les tenir. Les gens ont commencé à approcher le PWG, demandant s'ils pouvaient s'y joindre.

Mais la politique du *tendu*, du bambou et d'autres produits forestiers était saisonnière. Le problème permanent, le vrai fléau pour les gens était le plus grand propriétaire terrien de tous, le Département Forestier. Chaque matin, les représentants des services forestiers, jusqu'aux moindres sous-fifres, pouvaient apparaître dans les villages comme un cauchemar,

---

[26] Il ne s'agit pas d'un officier au sens des armées occidentales : à peine d'un auxiliaire de police.

empêchant les gens de labourer leurs champs, de ramasser le bois de chauffage, de cueillir les feuilles, de ramasser les fruits, de faire paître le bétail, de vivre. Ils amenaient des éléphants pour occuper les champs et dispersaient des graines de *babul* pour détruire le sol sur leur passage. Les gens étaient battus, arrêtés, humiliés, leurs récoltes détruites. Bien sûr, du point de vue du Département Forestier, ceux-ci étaient des illégaux engagés dans une activité anticonstitutionnelle et le Département ne faisait qu'appliquer le Règne de la Loi (l'exploitation sexuelle des femmes était juste un avantage supplémentaire dans une mission difficile).

Enhardi par la participation populaire dans ces luttes, le Parti a décidé d'affronter le Département Forestier. Il a encouragé les gens à reprendre la terre de la forêt et à la cultiver. Le Département Forestier s'est vengé en brûlant les nouveaux villages qui avaient surgis dans les zones forestières. En 1986, il a annoncé un Parc National à Bijapur, ce qui signifiait l'expulsion de 60 villages. Plus de la moitié d'entre eux avaient déjà été déplacés et la construction de l'infrastructure du Parc National avait commencé quand le Parti y est entré. Il a démoli la construction et a stoppé l'expulsion des villages restants. Il a empêché le Département Forestier d'entrer dans la zone. A quelques occasions, des fonctionnaires ont été capturés, attachés aux arbres et battus par les villageois. C'était une vengeance cathartique de générations d'exploitation. Finalement, le Département Forestier a fui. Entre 1986 et 2000, le Parti a redistribué 300 000 acres de terre forestière. Aujourd'hui, dit le Camarade Venu, il n'y a aucun paysan sans terre dans le Dandakaranya.

Pour la génération actuelle de jeunes gens, le Département Forestier est un souvenir lointain, la matière d'histoires que les mères racontent à leurs enfants, à propos d'un passé mythologique de servitude et d'humiliation. Pour la génération plus ancienne, la fuite du Département Forestier signifiait l'authentique liberté. Ils pouvaient la toucher, la sentir. Cela signifiait beaucoup plus que ce que n'a jamais signifié l'indépendance de l'Inde. Ils ont commencé à se rallier au Parti qui avait lutté avec eux.

8.

L'équipe de sept bataillons avait parcouru un long chemin. Son influence couvrait maintenant une étendue de 60 000 kilomètres carrés de forêt, des milliers de villages et des millions de personnes.

Mais le départ du Département Forestier a annoncé l'arrivé de la police. Elle a déclenché un cycle de carnage. Faux « combats » mis en scène par la police, embuscades tendues par la PWG. Avec la redistribution de la terre sont arrivées d'autres responsabilités : irrigation, productivité agricole et le problème d'une population croissante déboisant arbitrairement la forêt. La décision a été prise de séparer le « travail de masse » et le « travail militaire ».

Aujourd'hui, le Dandakaranya est administré par une structure complexe de *Jantana Sarkars* (gouvernements populaires). Les principes d'organisation venaient de la révolution chinoise et de la guerre du Vietnam. Chaque *Jantana Sarkar* est élu par un groupe de villages dont la population totale peut varier de 500 à 5 000 personnes. Il a neuf départements : *Krishi* (agriculture), *Kyapar-Udyog* (commerce et industrie), *Arthik* (économie), *Nyay* (justice), *Raksha* (défense), *Hospital* (santé), *Jan Sampak* (relations publiques), *School-Riti Rivaj* (éducation et culture) et *Jungle*. Un groupe de *Janatana Sarkars* se trouve sous le Comité Régional. Trois Comités Régionaux forment une Division. Il y a dix Divisions dans le Dandakaranya. Le Camarade Venu me dit :

> « Nous avons un département *Save the Jungle* [Sauver la Jungle] maintenant. Tu dois avoir lu le Rapport Gouvernemental qui montre que la superficie forestière a augmenté dans les régions naxalites ? »

Ironiquement, dit le Camarade Venu, les premières personnes à bénéficier de la campagne du Parti contre le Département Forestier ont été les *Mukhiyas* (chefs de village) – la brigade Dwij. Ils ont utilisé leur main-d'œuvre et leurs ressources pour saisir autant de terre qu'ils le pouvaient, tant que les conditions étaient bonnes. Mais alors, la population a commencé à interpeler le Parti sur ses « contradictions internes », comme le dit bizarrement le Camarade Venu. Le Parti a commencé à tourner son attention vers les questions d'équité, de classe et d'injustice au sein de la société tribale. Les grands propriétaires terriens ont senti les ennuis venir. Vu que l'influence du Parti s'étendait, ils avaient commencé à faiblir. De plus en plus, les gens se tournaient vers Parti au lieu des *Mukhiyas* pour leurs problèmes. Les vieilles formes d'exploitation ont commencé à être mises en cause. Le premier jour de pluie, les gens étaient traditionnellement sensés labourer la terre des *Mukhiyas* au lieu de la leur. Cela s'est arrêté. Ils ne leur ont plus offert les premiers jours de ramassage de *mahua* ou d'autres produits forestiers. Manifestement, il fallait faire quelque chose.

Entre en scène Mahendra Karma, un des plus grands propriétaires terriens de la région et à ce moment, membre du Parti Communiste d'Inde (CPI) [27]. En 1990, il a rassemblé un groupe de *Mukhiyas* et de propriétaires terriens et a commencé une campagne appelée à *Jan Jagran Abhiyan* (Campagne Publique d'Eveil). Leur façon de « réveiller » le « public » était de former un corp de chasse d'environ 300 hommes pour passer la forêt au peigne fin, tuant les gens, brûlant les maisons et attentant à la pudeur des femmes. Le Gouvernement du Madhya Pradesh d'alors – l'État du Chhattisgarh n'avait pas encore été constitué – a fourni le soutien de la police. Dans le Maharashtra, quelque chose de similaire, appelé « Front Démocratique » a commencé ses attaques. La Guerre Populaire a répondu à tout cela dans son vrai style de Guerre Populaire, en tuant quelques-uns des propriétaires terriens les plus notables. En quelques mois, la *Jan Jagran Abhiyan*, la « terreur blanche » – comme la désigne le Camarade Venu – s'est arrêtée. En 1998, Mahendra Karma, qui avait alors rejoint le Parti du Congrès, a tenté de raviver la *Jan Jagram Abhiyan*. Cette fois, elle s'est arrêtée encore plus vite qu'avant.

7. Les combattants armés : Milice villageoise, « force de base » de l'Armée de guérilla de libération du peuple.

Puis, durant l'été 2005, la chance l'a favorisé. En avril, le gouvernement BJP [28] du Chhattisgarh a signé deux MoU pour créer des aciéries intégrées (dont les termes sont secrets). Un pour 70 milliards de roupies

[27] Il s'agit du Parti « communiste », légal et réformiste, représenté au parlement.

[28] *Bharatiya Janata Party* ; Parti Indien du Peuple est l'un des deux principaux partis politiques en Inde, de droite nationaliste hindoue.

avec Essar Steel à Bailadila, et l'autre pour 100 milliards de roupies avec Tata Steel à Lohandiguda. Le même mois, le Premier Ministre Manmohan Singh a lancé sa fameuse déclaration à propos des maoïstes comme la « Menace la Plus Grave pour la Sécurité Intérieure » de l'Inde. (C'était une chose étrange à dire à ce moment-là, parce qu'en fait, c'était l'opposé qui était vrai. Le Gouvernement du Congrès de l'Andhra Pradesh venait juste de mettre les maoïstes sur la touche, de les décimer. Ils avaient perdu environ 1 600 de leurs cadres et étaient dans le plus complet désordre). La déclaration du Premier Ministre a fait monter en flèche la valeur des actions des sociétés minières. Elle a également envoyé un signal aux médias que les maoïstes étaient une proie facile pour quiconque qui choisissait de courir après eux. En juin 2005, Mahendra Karma a appelé à une réunion secrète de *Mukhiyas* dans le village de Kutroo et a fondé la *Salwa Judum* (Chasse de Purification). Un charmant mélange de traditionalisme tribal et de sentimentalisme hindou aux relents nazis.

Contrairement à la *Jan Jagran Abhiyan*, la *Salwa Judum* était une opération de nettoyage de terrain, destinée à déplacer les personnes de leurs villages vers des camps en bordure de route, où ils pouvaient être contrôlés policièrement. En termes militaires, cela s'appelle « Hameaux Stratégiques ». Cela a été conçu par le général Sir Harold Briggs en 1950 quand les Britanniques étaient en guerre contre les communistes en Malaisie. Le Plan Briggs est devenu très populaire dans l'armée indienne qui l'a utilisé dans le Nagaland, le Mizoram et le Telengana. Le Ministre en Chef BJP du Chhattisgarh, Raman Singh a annoncé que, en ce qui concernait son gouvernement, les villageois qui n'avaient pas déménagé dans les camps seraient considérés comme maoïstes. Donc dans le Bastar, pour un villageois ordinaire, le simple fait de rester chez lui est devenu l'équivalent d'une dangereuse activité terroriste.

Avec une tasse en acier de thé noir, comme un plaisir spécial, quelqu'un me tend une paire d'écouteurs et allume un petit lecteur MP3. C'est un enregistrement rayé de Mr Manhar, le commissaire de police de Bijapur d'alors, donnant des instructions à un officier subalterne à la radio à propos des récompenses et des primes que les gouvernements de la province et de l'État central offrent aux villages « *jagrit* » (réveillés) et aux gens qui acceptent de déménager dans les camps. Et puis il donne les instructions claires : les villages qui refusent de « se rendre » devront être brûlés et les journalistes qui veulent couvrir les naxalites devront être abattus à vue. (J'avais lu ça dans les journaux il y a longtemps. Quand

l'histoire s'est répandue, comme punition – pour punir qui, ce n'est pas clair – le commissaire a été transféré à la Commission des Droits Humains de l'État).

Le premier village que la *Salwa Judum* a brûlé était Ambeli, le 18 juin 2005. Entre juin et décembre 2005, elle a brûlé, tué, violé et pillé sur son chemin à travers des centaines de villages du Dantewara Sud. Le centre de ses opérations était les districts de Bijapur et de Bhairamgarh, près de Bailadila, où la nouvelle usine Essar Steel était en projet. Ce n'est pas une coïncidence, il y avait aussi des bastions maoïstes, où les *Jantan Sarkars* avaient fait beaucoup de travail, surtout pour construire des structures de collecte d'eau. Les *Janata Sarkars* sont devenus la cible spéciale des attaques de la *Salwa Judum*. Des centaines de personnes ont été assassinées de la manière la plus brutale. Environ 60 000 personnes ont déménagé dans les camps, certaines volontairement, d'autres sous la terreur. Parmi elles, environ 3 000 ont été nommées Special Police Officer (SPO) pour un salaire de 1 500 roupies.

Pour ces miettes dérisoires, des jeunes gens, comme le frère de Nilesh, se sont condamnés à une réclusion à vie dans une enceinte de barbelés. Cruels comme ils l'ont été, ils pourraient finir par être les pires victimes de cette horrible guerre. Aucun jugement de la Cour Suprême ordonnant le démantèlement de la *Salwa Judum* ne pourra changer leur destin.

Les centaines de milliers de personnes restantes sont sorties du viseur du gouvernement. (Mais pas les fonds de développement pour ces 644 villages. Qu'advient-il de cette petite mine d'or ?) Beaucoup d'entre eux ont fait leur chemin vers l'Andhra Pradesh et l'Orissa où ils migraient d'habitude pour travailler comme contractuels durant la saison de la cueillette du piment. Mais des dizaines de milliers ont fui dans la forêt, où ils vivent toujours, sans abri, revenant dans leurs champs et leurs maisons uniquement dans la journée.

Dans le sillage de la *Salwa Judum*, un essaim de commissariats et de camps sont apparus. L'idée était de fournir un tapis de sécurité pour une « réoccupation rampante » du territoire contrôlé par les maoïstes. La supposition était que les maoïstes n'oseraient pas s'attaquer une si grande concentration de forces de sécurité. Les maoïstes pour leur part, ont réalisé que s'ils ne brisaient pas ce tapis de sécurité, cela reviendrait à abandonner le peuple dont ils avaient gagné la confiance et avec qui ils avaient vécu et travaillé durant 25 ans. Ils ont riposté par une série de contre-attaques au cœur du dispositif de sécurité.

9.

Le 26 janvier 2006, la PLGA a attaqué un camp de police de Gangalaur et a tué sept personnes. Le 17 juillet 2006, le camp de *Salwa Judum* à Erabar a été attaqué, vingt personnes ont été tuées et 150 blessées. (On a pu lire à ce sujet : « Les maoïstes ont attaqué un camp d'assistance créé par le gouvernement de l'État pour fournir un abri aux villageois qui avaient fui leur village à cause de la terreur déchaînée par les naxalites »). Le 13 décembre, ils ont attaqué le camp « d'assistance » de Basaguda et ont tué trois SPO et un agent de police. Le 15 mars 2007 est venue la plus audacieuse d'entre elles. 120 guérilleros de la PLGA ont attaqué la Rani Bodili Kanya Ashram, un foyer de filles qui avait été converti en caserne pour 80 policiers (et SPO) du Chhattisgarh pendant que les filles y vivaient encore comme boucliers humains. La PLGA a pénétré l'enceinte, a barré l'annexe où vivait les filles et a attaqué la caserne. 55 policiers et SPO ont été tués. Aucune des filles n'a été blessée. (Le commissaire de police franc de Dantewara m'avait montré sa présentation Power Point avec des photos horribles des brûlés, les corps éventrés des policiers au milieu des ruines du bâtiment scolaire explosé. Elles étaient si macabres, il était impossible de ne pas détourner le regard. Il semblait satisfait de ma réaction).

L'attaque de Rani Bodili a causé un tumulte dans le pays. Les organisations de défense des droits humains ont condamné les maoïstes, non seulement pour leur violence, mais aussi pour avoir attaqué une école et être contre l'éducation. Mais dans le Dandakaranya, l'attaque de Rani Bodili est devenue une légende : des chansons, des poèmes et des pièces ont été écrites à son sujet.

La contre-offensive maoïste a brisé le tapis de sécurité et a donné un répit à la population. La police et la *Salwa Judum* se sont retirées dans leurs camps, desquels elles émergent maintenant – habituellement dans le milieu de la nuit – seulement en paquets de 300 ou 1 000 pour mener des opérations de bouclage et de ratissage dans les villages. Graduellement, excepté les SPO et leurs familles, le reste des gens dans les camps de la *Salwa Judum* ont commencé à retourner dans leurs villages. Les maoïstes les ont accueillis et ont annoncé que même les SPO pouvaient revenir s'ils regrettaient sincèrement et publiquement leurs actions. Les jeunes gens ont commencé à affluer à la PLGA (La PLGA a été officiellement constituée en décembre 2000). Ces trente dernières années, ses brigades armées se sont très graduellement étendues en sections, les sections ont

grandi en pelotons et les pelotons en compagnies. Mais après les ravages de la *Salwa Judum*, la PLGA a été rapidement capable de compter ses combattants en bataillons.

La *Salwa Judum* n'avait pas simplement échoué, elle s'était méchamment retournée contre ses créateurs.

Comme nous le savons maintenant, ce n'était pas juste une opération locale d'un petit truand. Sans tenir compte du double discours dans la presse, la *Salwa Judum* était une opération conjointe du gouvernement de la province du Chhattisgarh et du Parti du Congrès qui était aux commandes de l'État central. Elle n'avait pas le droit d'échouer. Pas alors que tous ces MOU étaient en attente, comme des espoirs flétris sur le marché matrimonial. Le Gouvernement subissait une pression terrible pour présenter un nouveau plan. Il a sorti l'Opération Green Hunt. Les SPO de la *Salwa Judum* sont maintenant appelé Commandos Koya. Il a déployé la Chhattisgarh Armed Force (CAF – Force Armée du Chhattisgarh), la Central Reserve Police Force (CRPF), la Border Security Force (BSF – Force de Sécurité Frontalière), la Indo-Tibetan Border Police (ITBP – Police Frontalière Indo-Tibétaine), la Central Industrial Security Force (CISF – Force Centrale de Sécurité Industrielle), les Grey Hounds, les Scorpions, les Cobras. Et une police affectueusement appelée WHAM – Winning Hearts and Arms (Ceux qui gagnent les Cœurs et les Esprits).

Les guerres importantes sont souvent livrées dans des endroits improbables. Le capitalisme de libre marché a battu le communisme soviétique dans les montagnes lugubres d'Afghanistan. Ici, dans les forêts de Dantewara, une bataille fait rage pour l'âme de l'Inde. Beaucoup de choses ont été dites à propos de l'aggravation de la crise dans la démocratie indienne et la complicité entre les grandes entreprises, les principaux partis politiques et le gratin de l'appareil sécuritaire. Si quelqu'un veut faire un rapide contrôle surprise, c'est à Dantewara qu'il doit aller.

Une ébauche de rapport sur les *Relations Agraires de l'État et la Tâche Inachevée de la Réforme de la Terre* (Volume 1) a dit que Tata Steel et Essar Steel étaient les premiers financeurs de la *Salwa Judum*. Vu que c'était un rapport du gouvernement, cela a fait des vagues quand il a été dévoilé à la presse. (Ce fait a été par la suite exclu du rapport final. S'agissait-il d'une véritable erreur, ou quelqu'un a-t-il reçu une gentille petite tape d'acier sur l'épaule ?)

Le 12 octobre 2009, l'audience publique obligatoire pour l'aciérie Tata, sensée se tenir à Lohandigua où les habitants locaux auraient pu aller, a

en fait eu lieu dans une petite salle au siège du Trésor public de Jagdalpur, éloigné de plusieurs kilomètres et avec un cordon massif de sécurité. Un public de cinquante tribaux recrutés et rétribués a été amené dans un convoi escorté de jeeps du gouvernement. Après la réunion, le Percepteur du District a félicité « le peuple de Lohandiguda » pour sa coopération. Les journaux locaux ont rapporté le mensonge, même s'ils savaient à quoi s'en tenir (les publicités ont afflué). Malgré les objections des villageois, les acquisitions de terres pour le projet ont commencé.

Les maoïstes ne sont pas les seuls à chercher à renverser l'État indien. Il a déjà été renversé plusieurs fois, par le fondamentalisme hindou et le totalitarisme économique.

Lohandiguda, un trajet de cinq heures depuis Dantewara, n'a jamais été une région naxalite. Mais maintenant, elle l'est. La Camarade Joori qui était assise à côté de moi pendant que je mangeais le chutney aux fourmis, travaille dans la région. Elle a dit qu'ils avaient décidé d'y entrer après que des inscriptions aient commencé à apparaître sur les murs des villages, disant « *Naxali Ao, Hamein Bachao* » (Naxalites, venez et sauvez-nous !). Il y a quelques mois, Vimal Meshram, Président du *panchayat* (conseil municipal) du village était abattu au marché. Joori commente :

> « C'était un homme de Tata. Il obligeait les gens à laisser tomber leur terre et à accepter la compensation. C'est bien qu'il ait été tué. Nous avons aussi perdu un camarade. Ils l'ont abattu. Un peu plus de *chapoli* ? »

Elle a seulement vingt ans.

> « Nous ne laisserons pas Tata venir ici. Le peuple n'en veut pas. »

Joori n'est pas de la PLGA. Elle est dans la Chetna Natya Manch, l'aile culturelle du Parti. Elle chante. Elle écrit des chansons. Elle vient de Abhumad. (Elle est mariée avec le Camarade Madhav. Elle est tombée amoureuse de ses chants quand il a visité son village avec une troupe de la CNM).

A ce stade, je sens que je devrais dire quelque chose. A propos de la futilité de la violence, à propos du caractère inacceptable des exécutions sommaires. Mais que devrais-je suggérer de faire ? Aller en justice ? Faire un *sit-in* à Jantar Mantar, à New Delhi [29] ? Une manifestation ? Une grève

---

[29] *Jantar Mantar* signifie « instruments pour mesurer l'harmonie des cieux ». Le Jantar Mantar de New Delhi est un observatoire astronomique constitué de 13 instruments

de la faim en chaîne ? Cela semble ridicule. On devrait demander aux organisateurs de la Nouvelle Politique Economique – pour qui il est si facile de dire « Il n'y a pas d'alternative » [30] – de suggérer une Politique de Résistance alternative. Une qui soit spécifique, à ces gens spécifiques, dans cette forêt spécifique. Ici. Maintenant. Pour quel parti doivent-ils voter ? À quelle institution démocratique de ce pays doivent-ils s'adresser ? A quelle porte le Narmada Bachao Andolan n'a-t-il pas frappé pendant les années de lutte contre les grands barrages sur la Narmada ?

10.

Il fait noir. Il y a beaucoup d'activité dans le camp, mais je ne peux rien voir. Juste des points de lumière qui bougent. Il est difficile de dire si ce sont des étoiles, ou des lucioles, ou des maoïstes en mouvement. Le petit Mangtu apparaît, sorti de nulle part. Je découvre qu'il fait partie d'un groupe de dix enfants du premier lot de la Young Communist Mobile School (Ecole Mobile des Jeunes Communistes) à qui l'on apprend à lire et à écrire, et les principes de base du communisme. (« Endoctrinement des jeunes esprits !» hurlent nos médias commerciaux. Les publicités à la TV qui lavent le cerveau des enfants avant même qu'ils ne puissent penser, n'étant pas une forme d'endoctrinement). Les jeunes communistes ne sont pas autorisés à porter des fusils ou des uniformes. Mais ils suivent les bataillons de la PGLA avec des étoiles dans les yeux, comme des groupies d'un groupe de rock.

Mangtu m'a adoptée avec un doux air de propriétaire. Il a rempli ma bouteille d'eau et dit que je devrais faire mon sac. Un coup de sifflet. La tente bleue en *jhilli* est démantelée et repliée en cinq minutes. Un autre coup de sifflet et toute la centaine de camarades se met en ligne. Cinq rangs. Le Camarade Raju est le directeur des opérations. Il y a un appel. Je suis dans la file aussi, criant mon numéro quand la Camarade Kamla, qui est en face de moi, me le souffle. (Nous comptons jusque vingt et puis recommençons à un, parce que les Gonds ne peuvent compter que jusque là. Vingt, c'est assez pour eux. Peut-être devrait-ce être assez pour nous

---

astronomiques. Il est l'un des cinq observatoires construits à partir de 1724 sous la direction du Maharaja Jai Singh II de Jaipur afin de mettre à jour le calendrier et les tables astronomiques.

[30] *There is no alternative* (TINA) est un slogan politique prononcé par la Première ministre du Royaume-Uni Margaret Thatcher dans un discours le 21 mai 1980. Ce slogan signifie que le marché, le capitalisme et la mondialisation sont des phénomènes nécessaires et bénéfiques et que tout régime qui prend une autre voie court à l'échec.

aussi.) Chandu est maintenant en treillis et porte une mitraillette Sten. D'une voix grave, le Camarade Raju donne les instructions au groupe. Tout est en Gondi, je n'y comprends rien, mais j'entends continuellement le mot « RV ». Plus tard, Raju me dit qu'il veut dire « rendez-vous ». C'est maintenant un mont Gondi. « Nous faisons des points RV de telle manière que si nous sommes sous le feu et que les gens doivent se disperser, ils savent où se regrouper ». Il lui est impossible de savoir le type de panique que cela provoque en moi. Pas parce que j'ai peur qu'on me tire dessus, mais parce que j'ai peur d'être perdue. Je suis une dyslexique directionnelle, capable de me perdre entre ma chambre et ma salle de bain. Que ferai-je dans 60 000 kilomètres carrés de forêt ? Qu'il pleuve ou qu'il vente, je m'accrocherai au *pallu* [31] du Camarade Raju.

Avant que nous ne commencions à marcher, le Camarade Venu vient vers moi. « Okay Camarade. Je prends congé de toi ». Je suis décontenancée. Il a l'air d'un petit moustique avec un capuchon de laine et des sandales, entouré par ses gardes du corps, trois femmes, trois hommes. Lourdement armés. « Nous te sommes très reconnaissants camarade, d'avoir fait tout le chemin jusqu'ici » dit-il. Une fois encore, la poignée de main, le poing serré. « *Lal Salaam* Camarade ». Il disparait dans la forêt, le Gardien des Clés. Et en un instant, c'est comme s'il n'avait jamais été là. Je me sens un peu dépossédée. Mais j'ai des heures d'enregistrement à écouter. Et comme les jours se transforment en semaines, je vais rencontrer beaucoup de gens pour remplir de couleurs et de détails la grille qu'il a dessinée pour moi. Nous commençons à marcher dans la direction opposée. Le Camarade Raju, sentant l'iodex à un mile à la ronde, dit avec un sourire joyeux « Mes genoux sont finis. Je ne peux marcher que si j'ai pris une poignée d'anti-douleurs ».

Le Camarade Raju parle parfaitement le hindi et a une façon pince-sans-rire de raconter les histoires les plus drôles. Il a travaillé comme avocat à Raipur durant 18 ans. Sa femme, Malti, et lui, étaient membres du Parti et participaient à son réseau dans la ville. A la fin de 2007, l'une des personnes clé du réseau de Raipur a été arrêtée, torturée et finalement transformée en informateur. Elle a été conduite à travers Raipur dans un véhicule de police fermé et a dû désigner ses anciens collègues.

La Camarade Malti était l'une d'eux. Le 22 janvier 2008, elle a été arrêtée avec d'autres. Elle est accusée d'avoir envoyé à plusieurs membres du Parlement des CD contenant des preuves vidéo des atrocités

[31] Partie du *sari* qui couvre la poitrine et retombe dans le dos.

commises par *Salwa Judum*. Son affaire est rarement traité par la justice, parce que la police sait que son dossier est bidon. Mais la nouvelle Chhattisgarh Special Public Security Act (CSPSA – Loi Spéciale de Sécurité Publique du Chhattisgarh) autorise la police à la retenir sans possibilité de remise en liberté sous caution durant plusieurs années. « Maintenant, le gouvernement a déployé plusieurs bataillons de la police du Chhattisgarh pour protéger les pauvres membres du Parlement de leur propre courrier » dit le Camarade Raju. Lui ne s'est pas fait arrêter parce qu'à ce moment là, il était à Dandakoranya, où il assistait à une réunion. Il y est resté depuis. Ses deux enfants en âge scolaire qui étaient restés seuls à la maison ont été abondamment interrogés par la police. Finalement, ils ont fait leurs bagages et sont partis vivre chez un oncle. Le Camarade Raju n'a reçu de leurs nouvelles pour la première fois il y a seulement quelques semaines. Qu'est-ce qui lui donne cette force, cette capacité à garder son humour acide ? Qu'est-ce qui les fait tous avancer, malgré tout ce qu'ils ont enduré ? Leur confiance et leur espoir – et l'amour – pour le Parti. Je rencontre cela encore et encore, enraciné dans l'histoire personnelle des gens.

Nous avançons maintenant en une seule file. Moi et une centaine d'insurgés « d'une violence insensée » et sanguinaires. J'ai regardé le camp avant que nous ne le quittions. Il n'y a aucun signe que pratiquement cent personnes ont campé ici, excepté quelques cendres à l'emplacement des feux. Cette armée est incroyable. En ce qui concerne la consommation, elle est plus gandhienne que tout gandhien, et a une empreinte carbone plus légère que n'importe quel évangéliste du changement climatique. Mais pour l'instant, elle a même une approche « gandhienne » du sabotage ; avant qu'un véhicule de police ne soit brûlé, par exemple, il est déshabillé et chaque partie est cannibalisée. Le volant est redressé et transformé en canon, la garniture intérieure en rexine est enlevée et utilisée pour faire des cartouchières, la batterie pour la charge d'énergie solaire. (Les nouvelles instructions du haut commandement sont que les véhicules capturés doivent être enterrés et non brûlés. De cette manière, ils peuvent être ressuscités quand on en a besoin). Je me demande si je devrais écrire une pièce de théâtre – *Gandhi, sors ton flingue !* Ou serai-je lynchée ?

Nous marchons dans le noir et dans un silence de mort. Je suis la seule qui utilise une lampe électrique, pointée vers le bas et donc tout ce que je peux voir dans son cercle de lumière, ce sont les talons nus de la Camarade Kamla dans ses sandales noires éraflées, me montrant

exactement où je dois mettre mes pieds. Elle transporte dix fois plus de poids que moi. Son sac à dos, un fusil, un énorme sac de provisions sur sa tête, un des grands plats de cuisine et deux sacs en bandoulière remplis de légumes. Le sac sur sa tête est parfaitement équilibré et elle peut descendre des pentes et des chemins de pierres glissants sans même le toucher. Elle est un miracle. Cela s'avère être une longue marche. Je suis reconnaissante pour la leçon d'histoire parce qu'en plus de tout le reste, elle a donné du repos à mes pieds durant toute une journée. (C'est la plus belle chose que de marcher dans la forêt pendant la nuit. Et je vais le faire nuit après nuit).

11.

Nous nous rendons à une célébration pour le centenaire de la rébellion du Bhumkal en 1910 durant laquelle les Koyas se sont soulevés contre les Britanniques. *Bhumkal* signifie tremblement de terre. Le Camarde Raju dit que les gens marcheront pendant des jours ensemble pour venir à la célébration. La forêt doit être remplie de gens en mouvement. Il y a des célébrations dans toutes les divisions du DK. Nous sommes privilégiés parce que le Camarade Leng, le Maître de Cérémonie, marche avec nous. En Gondi, *Leng* signifie « la voix ».

Le Camarade Leng est un grand homme d'âge moyen originaire de l'Andhra Pradesh, un collègue du chanteur-poète légendaire et bien aimé Gadar, qui a fondé l'organisation culturelle radicale Jan Natya Manch (JNM) en 1972. Finalement, JNM est devenu une partie officielle de la PWG et dans l'Andhra Pradesh pouvait attirer des foules de dizaine de milliers de personnes. Le Camarade Leng s'est joint en 1977 et est devenu un célèbre chanteur. Il a vécu dans l'Andhra durant la pire répression, l'ère des assassinats au cours des « combats » dans lesquelles des amis mourraient pratiquement chaque jour. Il a lui-même été ramassé une nuit dans son lit d'hôpital, par une femme commissaire de police se faisant passer pour un médecin. Il a été amené dans la forêt à l'extérieur de Warangal pour être « combattu ». Mais par chance pour lui, dit le Camarade Leng, Gadar a appris la nouvelle et s'est arrangé pour donner l'alarme. Lorsque la PWG a décidé de commencer une organisation culturelle dans le DK en 1998, le Camarade Leng a été envoyé pour diriger le Chetana Natya Manch. Et il est ici maintenant, marchant avec moi, vêtu d'une chemise vert olive, et pour une raison quelconque, d'un pyjama mauve avec des lapins roses dessus. Il me dit :

« Il y a 10 000 membres dans le CNM maintenant. Nous avons 500 chansons, en hindi, en gondi, en chhattisgarhi et en halbi. Nous avons imprimé un livre avec 140 de nos chansons. Tout le monde en écrit ».

La première fois que je lui ai parlé, il semblait très sérieux, très tenace. Mais quelques jours plus tard, assis autour du feu, toujours dans son pyjama, il nous parle d'un réalisateur important et à succès de films en télougou (un ami à lui), qui joue toujours un naxalite dans ses propres films. « Je lui ai demandé » a dit le Camarade Leng dans son hindi teinté d'un agréable accent télougou « Pourquoi penses-tu que les naxalites sont toujours comme ça ? » – et il a mimé adroitement un homme accroupi, trottant, à l'air traqué, émergeant de la forêt avec un AK-47 et nous a fait hurler de rire.

Je ne suis pas sûre de savoir si je me réjouis des célébrations du Bhumkal. Je crains de voir des danses traditionnelles tribales teintées de propagande maoïste, des discours enthousiastes et rhétoriques et une assistance docile aux yeux vitreux. Nous arrivons sur le terrain assez tard dans la soirée. Un monument provisoire, un échafaudage de bambou enveloppé d'un drap rouge, a été érigé. Au sommet, au-dessus du marteau et de la faucille du Parti maoïste, se trouve l'arc et la flèche de la Janata Sarkar, enveloppés d'une feuille argentée. La hiérarchie appropriée. La scène est énorme, également provisoire, sur un échafaudage robuste recouvert par un épais plâtrage de boue séchée. Il y a déjà de petits feux dispersés sur le terrain, les gens ont commencé à arriver et se cuisinent leur repas du soir. Ce ne sont que des silhouettes dans le noir. Nous faisons notre chemin à travers eux, (*lalsalaam, lalsalaam, lalsalaam*) et continuons durant environ 15 minutes avant d'entrer à nouveau dans la forêt.

Sur notre nouveau campement, nous devons encore former les rangs. Un nouvel appel. Et puis les instructions pour les positions des sentinelles et les « arcs de tir » – décisions de qui couvrira quelle zone dans l'éventualité d'une attaque policière. Des points RV sont à nouveau fixés.

Un détachement est arrivé en avance et a déjà préparé le souper. Pour le dessert, Kamla m'apporte une goyave sauvage qu'elle a cueillie pendant la marche et a gardée pour moi.

Dès l'aube, on sent que de plus en plus de gens se rassemblent pour la célébration du jour. Un brouhaha d'excitation augmente. Des gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps se retrouvent. On peut entendre le son des micros qui sont testés. Les drapeaux, les bannières, les affiches, les

guirlandes sont installées. Une affiche avec les photos des cinq personnes qui ont été tuées à Ongnaar le jour où nous sommes arrivés est apparue.

8. Quel sourire ! Camarade Kamla, 17 ans, portant un pistolet à la hanche. Un miracle aussi.

Je bois le thé avec les Camarades Narmada, Maase et Rupi. La Camarade Narmada parle des nombreuses années durant lesquelles elle a travaillé à Gadchiroli avant de devenir la dirigeante du Krantikari Adivasi Mahila Sanghatha (KAMS) du DK. Rupi et Maase ont été des militantes urbaines dans l'Andhra Pradesh et me racontent les longues années de lutte des femmes au sein du Parti, pas seulement pour leurs droits mais également pour que le Parti se rende compte que l'égalité entre les hommes et les femmes est centrale dans le rêve d'une société juste. Nous parlons des années 1970 et des histoires des femmes au sein du mouvement naxalite qui étaient désillusionnées par les camarades masculins qui se croyaient grands révolutionnaires mais étaient entravés par le même vieux patriarcat, le même vieux chauvinisme. Maas dit que les choses ont beaucoup changé depuis lors, bien qu'ils aient encore un long chemin à faire. (Le Comité Central du Parti et le Bureau Politique ne comptent toujours pas de femmes).

Aux alentours de midi, un autre contingent de la PLGA arrive. Celui-ci est dirigé par un homme grand, souple, avec un air gamin. Ce camarade a deux noms – Sukhdev et Gudsa Usendi – dont aucun n'est le sien. Sukhdev est le nom d'un camarade très aimé qui est devenu martyr (Dans cette guerre, seuls les morts sont assez en sécurité pour utiliser leurs vrais noms). Comme pour Gudsa Usendi, beaucoup de camarades

ont été Gudsa Usendi à un moment ou à un autre. (Il y a quelques mois, c'était la Camarade Raju) Gudsa Usendi est le nom du porte-parole du Parti pour le Dandakaranya. Ainsi même si Sukhdev passe le reste du voyage avec moi, je n'ai aucune idée de comment je pourrais le retrouver. Cependant, je reconnaîtrais son rire n'importe où. Il dit qu'il est venu dans le DK en 1988, quand la PWG a décidé d'envoyer un tiers de ses forces du Telengana Nord vers le DK. Il est joliment habillé, en « civil » (Gondi pour « vêtements civils ») opposé à « l'habit » (« uniforme » maoïste) et pourrait se faire passer pour un jeune cadre. Je lui demande pourquoi il ne porte pas d'uniforme. Il dit qu'il a voyagé et qu'il revient juste de Keshkal Gats près de Kanker. On y signale un gisement de bauxite – trois millions de tonnes – sur lesquels une compagnie appelée Vedanta à un œil.

Bingo, dix sur dix pour mon instinct.

Sukhdev dit qu'il est allé là-bas pour prendre la température du peuple. Pour voir s'il était préparé à se battre. « Ils veulent des brigades maintenant. Et des fusils ». Il rejette la tête en arrière et rugit de rire. « Je leur ai dit que ce n'était pas si facile ». D'après les bribes de conversation et la facilité avec laquelle il porte son AK-47, je peux dire qu'il est aussi très haut placé dans la PLGA.

12.

La poste de la jungle arrive. Il y a une gâterie pour moi ! C'est de la part du Camarade Venu. Sur un minuscule morceau de papier, plié et replié, il a écrit les paroles d'une chanson qu'il avait promis de m'envoyer. La Camarade Narmada souri quand elle les lit. Elle connait cette histoire. Elle remonte aux années 1980, au moment où les gens ont commencé à faire confiance au Parti et à venir vers lui avec leurs problèmes – leurs « contradictions intimes » comme les qualifie le Camarade Venu. Les femmes ont été parmi les premières à venir. Un soir, une vieille femme assise près du feu, s'est levée et a chanté une chanson pour le *dada log*. C'était une Maadiya, une tribu dans laquelle les femmes avaient coutume d'enlever leur chemisier et de rester seins nus après leur mariage.

Jumper polo intor Dada, Dakoniley
Taane tasom intor Dada, Dakoniley
Bata papam kitom Dada, Dakoniley
duniya kadile maata Dada, Dakoniley

Ils disent que nous ne pouvons pas garder nos chemisiers, dada, Dakoniley
Ils nous les font enlever, Dada,
De quelle manière avons-nous pêché, Dada,
Le monde change n'est-ce pas, Dada,

Aatum hatteke Dada, Dakoniley
Aada nanga dantom Dada, Dakoniley
Id pisval manni Dada, Dakoniley
Mava koyaturku vehat Dada, Dakoniley

Mais quand nous allons au marché Dada,
Nous devons y aller à moitié nues Dada,
Nous ne voulons pas cette vie Dada,
Dites cela à nos ancêtres Dada,

Cela a été la première question concernant les femmes contre laquelle le Parti a décidé de faire campagne. Cela devait se faire délicatement, avec des instruments chirurgicaux. En 1986, il a mis en place le Adivasi Mahila Sanghathana (AMS) qui a évolué vers le Krantikari Adivasi Mahila Sanghatan (KAMS) et a aujourd'hui 90 000 membres enregistrés. Cela pourrait bien être la plus grande organisation de femmes du pays. (D'ailleurs, ils sont tous maoïstes, tous les 90 000. Seront-ils « ratissés » ? Et qu'en est-il des 10 000 membres du CNM ? Eux aussi ?) Les campagnes du KAMS contre les traditions adivasis du mariage forcé et de l'enlèvement. Contre la coutume de faire vivre les femmes en période de menstruation en dehors du village dans une hutte dans la forêt. Contre la bigamie et la violence domestique. Il n'a pas gagné toutes ses batailles, mais quelles féministes les ont toutes gagnées ? Par exemple, encore aujourd'hui dans le Dandakaranya, les femmes ne sont pas autorisées à semer les graines. Dans les réunions du parti, les hommes s'accordent à dire que c'est injuste et que cela devrait être supprimé. Mais dans la pratique, ils ne l'autorisent simplement pas. Donc le Parti a décidé que les femmes allaient semer les graines sur les terres communes, qui appartiennent à la Janata Sarkar. Sur ces terre, elles sèment les graines, cultivent les légumes et construisent des retenues d'eau. Une demi victoire, pas une entière.

Au fur et à mesure que la répression policière augmentait dans le Bastar, les femmes du KAMS sont devenues une force formidable et se rassemblent par centaines, parfois par milliers pour faire physiquement face à la police. Le simple fait que le KAMS existe a changé radicalement les attitudes traditionnelles et a atténué beaucoup des formes

traditionnelles de discrimination contre les femmes. Pour de nombreuses jeunes femmes, rejoindre le Parti, en particulier la PLGA, est devenu une manière d'échapper à la suffocation dans leur propre société. La Camarade Sushila, une ancienne membre du KAMS parle de la rage de la *Salwa Judum* contre les femmes KAMS. Elle dit qu'un de leurs slogans était « *Hum Do Bibi layenge ! Layenge !* » (Nous voulons avoir deux femmes ! Nous le voulons !). Un grand nombre de viols et de mutilations sexuelles bestiales étaient dirigés contre les membres des KAMS. Beaucoup de jeunes femmes qui ont été témoins de cette sauvagerie ont alors rejoint la PLGA et maintenant, les femmes constituent 45% de ses cadres. La Camarade Narmada envoie chercher certaines d'entre elles, qui nous rejoignent un moment plus tard.

La Camarade Rinki a les cheveux très courts. Un « *bob-cut* » comme ils disent en gondi. C'est courageux de sa part, parce qu'ici, « *bob-cut* » signifie « maoïste ». Pour la police, c'est plus qu'assez comme preuve pour justifier une exécution sommaire. Le village de la Camarade Rinki, Korma, a été attaqué par le Bataillon Naga et la *Salwa Judum* en 2005. A ce moment là, Rinki faisait partie de la milice du village. Tout comme ses amies Lukki et Sukki, qui étaient également membres du KAMS. Après avoir brûlé le village, le Bataillon Naga a arrêté Lukki, Sukki et une autre fille, les ont violées collectivement et les ont tuées. « Ils les ont violées sur l'herbe », dit Rinki, « mais quand ça a été fini, il ne restait plus d'herbe ». C'était il y a des années maintenant, le Bataillon Naga est parti, mais la police vient toujours. « Ils viennent dès qu'ils ont besoin de femmes, ou de poulets ».

Ajitha a aussi un *bob-cut*. La *Judum* est venue à Korseel, son village, et a tué trois personnes en les noyant. Ajitha était avec la milice et a suivi la *Judum* à distance jusqu'à un endroit proche du village appelé Paral Nar Todak. Elle les a regardés violer six femmes et tirer dans la gorge d'un homme.

La Camarade Laxmi, qui est une fille magnifique avec une longue tresse, me raconte qu'elle a regardé la *Judum* brûler trente maisons dans son village Jojar. « Nous n'avions pas d'armes alors » dit-elle « nous ne pouvions rien faire d'autre que regarder ». Elle a rejoint la PLGA juste après.

Laxmi était une des 150 guérilleros qui ont marché à travers la jungle durant trois mois et demi en 2008, de Nayagarh dans l'Orissa, pour faire une descente dans un arsenal de la police où ils ont saisi 1 200 fusils et 2 millions de cartouches.

9. Bivouac : Un « camp » maoïste. Lorsqu'ils déménageront, il ne restera que les cendres du feu de la cuisine.

La Camarade Sumitra a rejoint la PLGA en 2004, avant que la *Salwa Judum* ne commence à tout saccager. Elle dit qu'elle l'a rejointe parce qu'elle voulait s'enfuir de sa maison. Elle me raconte :

> « Les femmes sont contrôlées dans tous les sens. Dans notre village, les filles n'étaient pas autorisées à grimper dans les arbres et si elles le faisaient, elles devaient payer une amende de 500 roupies ou une poule. Si un homme frappe une femme et qu'elle le frappe en retour, elle doit donner une chèvre au village. Les hommes s'en vont ensemble dans les collines durant des mois pour chasser. Les femmes ne sont pas autorisées à s'y rendre, la meilleure partie de la viande est pour les hommes. Les femmes ne peuvent pas manger d'œufs. »

Une bonne raison pour rejoindre une armée de guérilla ?

Sumitra raconte l'histoire de deux de ses amies, Telam Parvati et Kamla qui travaillaient avec le KAMS. Telam Parvati venait du village de Polekaya dans le Bastar Sud. Comme tout le monde là, elle a aussi regardé la *Salwa Judum* brûler son village. Elle a alors rejoint la PLGA et est allée travailler dans les Keshkal Ghats. En 2009, elle et Kamla venaient juste de terminer d'organiser les célébrations de la journée des femmes du 8 mars dans la région. Elles étaient ensemble dans une petite hutte juste à l'extérieur d'un village appelé Vadgo. Durant la nuit, la police a encerclé la hutte et a commencé à tirer. Kamla a risposté mais a été tuée. Parvati s'est échappée, mais a été retrouvée et tuée le jour suivant.

C'est ce qui est arrivé l'an dernier lors de la Journée des Femmes. Et voici un reportage d'un journal national à propos de la Journée des Femmes cette année.

> **Les rebelles du Bastar se battent pour les droits des femmes**
>
> Sahar Khan, *Mail Today*, Raipur, 7 mars 2010.
>
> « Le gouvernement peut avoir sorti le grand jeu pour combattre la menace maoïste dans le pays. Mais une section de rebelles du Chhattisgarh a des questions plus urgentes à régler que leur propre survie. Avec l'imminence la Journée Internationale des Femmes, les maoïstes de la région du Bastar ont appelé à une semaine de "célébrations" pour plaider en faveur les droits des femmes. Des affiches ont également été apposées à Bijapur, dans le district de Bastar. L'appel de ces champions auto-proclamés des droits des femmes a ébahi la police. L'inspecteur général du Bastar T.J. Longkumer a dit "Je n'ai jamais vu un tel appel venant des naxalites, qui ne croient qu'à la violence et au carnage". »

Et le reportage poursuit :

> « "Je pense que les maoïstes essayent de riposter à notre Jan Jagran Abhiyaan (campagne de sensibilisation de masse) très réussie. Nous avons commencé la campagne en cours avec l'objectif de gagner un soutien populaire pour l'Opération *Green Hunt*, qui a été lancée par la police pour éradiquer les extrémistes de gauche" a déclaré l'inspecteur général. »

Ce mélange de méchanceté et d'ignorance n'est pas inhabituel. Gudsa Usendi, chroniqueur de l'actualité du Parti en sait plus à propos là-dessus que la plupart des gens. Son petit ordinateur et son enregistreur MP3 sont remplis de déclarations de presse, de démentis, de corrections, de littérature du Parti, de listes des morts, de clips vidéos et audio et de matériel vidéo. Il ajoute :

> « La pire chose quand vous êtes Gudsa Usendi, est d'envoyer des mises au point qui ne sont jamais publiées. Nous pourrions sortir un épais livre de nos mises au point non publiées, à propos des mensonges qu'ils disent à propos de nous. »

Il parle sans trace d'indignation, en fait avec un certain amusement.

> « Quelle est l'accusation la plus ridicule que vous ayez eu a démentir ? »

Il réfléchi.

> « En 2007, nous avons dû sortir une déclaration disant "*Nahi bhai, humney gai ko hathode say nahin mara*" (Non frère, nous n'avons pas tué les vaches à coups de marteau). En 2007, le Gouvernement Raman Singh a annoncé un *Gai*

Yojana (plan vache), une promesse électorale, une vache pour chaque Adivasi. Un jour, les chaînes de télévision et les journaux ont rapporté que les naxalites avaient attaqué un troupeau de vaches et les avaient matraquées à mort – avec des marteaux – parce qu'ils étaient anti-hindous, anti-BJP. On peut imaginer ce qui est arrivé. Nous avons publié un démenti. Presque personne ne l'a reproduit. Plus tard, il s'est avéré que l'homme qui avait reçu les vaches pour les distribuer était une crapule. Il les a vendues et a dit que nous lui avions tendu une embuscade et tué les vaches. »

Et la plus grave ?

« Oh, il y en a des douzaines. Ils mènent une campagne après tout. Quand la *Salwa Judum* a débuté, le premier jour, ils ont attaqué un village appelé Ambeli, l'ont brûlé et puis l'ensemble d'entre eux, les SPO, le Bataillon Naga, la police, a bougé vers Kotrapal… vous devez avoir entendu parler de Kotrapal ? C'est un célèbre village qui a été brûlé 22 fois pour avoir refusé de capituler. Quand la *Judum* a atteint Kotrapal, notre milice l'attendait. Ils avaient préparé une embuscade. Deux SPO sont morts. La milice en a capturé sept, le reste s'est enfui. Le lendemain, les journaux ont rapporté que les naxalites avaient massacré de pauvres Adivasis. Certains ont dit que nous en avions tué des centaines. Même un magazine honorable tel que *Frontline* a dit que nous avions tué 18 adivasis innocents. Même Kandalla Balagopal (1952-2009), le militant pour les droits humains, qui est habituellement méticuleux à propos des faits, a repris cela. Nous avons envoyé une mise au point. Personne ne l'a publiée. Plus tard, dans son livre, Balagopal a reconnu son erreur… Mais qui l'a remarqué ?»

10. En souvenir des martyrs : Les photos des camarades tués sont exposées à l'occasion de la journée du Bhumkal.

J'ai demandé ce qui était arrivé aux sept personnes qui avaient été capturées.

> « Le Comité Régional a appelé un *Jan Adalat* (Tribunal Populaire), 4 000 personnes y ont assisté. Ils ont écouté toute l'histoire. Deux des SPO ont été condamnés à mort. Cinq ont été avertis mais pas punis. Le peuple a décidé. Même pour les indicateurs – ce qui est en train de devenir actuellement un problème énorme – les gens ont écouté l'affaire, les histoires et les confessions et ont dit "*Iska hum risk nahin le sakte*" (Nous ne sommes pas prêts à prendre le risque de faire confiance à cette personne) ou "*Iska risk hum lenge*" (Nous sommes prêts à prendre le risque de faire confiance à cette personne). La presse parle toujours des informateurs qui sont tués. Jamais des nombreux autres que nous laissons partir. Jamais des gens que ces informateurs ont tués. Donc, tout le monde pense que c'est une procédure sanguinaire durant laquelle tout le monde est toujours tué. Il ne s'agit pas de vengeance, il en va de notre survie et de la sauvegarde de nos vies futures. Bien sûr, il y a des problèmes, nous avons fait des erreurs terribles, nous avons même tué les mauvaises personnes dans nos embuscades, pensant que c'était des policiers, mais ce n'est pas la façon dont c'est raconté dans les médias. »

Les redoutables « Tribunaux Populaires ». Comment pouvons-nous les accepter ? Ou approuver cette forme de justice sommaire ?

D'autre part, qu'en est-il des faux « combats » mis en scène et autres – la pire forme de justice sommaire – qui rapportent aux policiers et aux soldats des médailles de bravoure, des récompenses pécuniaires et des promotions de la part du gouvernement indien ? Plus ils tuent, plus ils sont récompensés. Ils sont appelés « Cœurs Vaillants », « spécialistes des affrontements ». Nous sommes appelés « anti-nationaux », ceux d'entre nous qui osent les remettre en cause. Qu'en est-il de la Cour Suprême qui a admis avec impudence ne pas avoir assez de preuves pour condamner à mort Mohammed Afzal (accusé dans l'attaque du Parlement en décembre 2001), mais l'a fait quand même, parce que « la conscience collective de la société ne sera satisfaite que si la peine capitale est infligée au coupable » ?

Au moins, dans l'affaire du Jan Adalat du Kotrapal, le collectif était physiquement présent pour décider. Les sentences n'ont pas été prononcées par des juges qui avaient perdu tout contact avec la vie ordinaire il y a très longtemps et censés parler au nom d'un collectif absent.

Je me demande ce qu'aurait du faire la population de Kotrapal ? Aller chercher la police ?

13.

Le son des tambours est devenu vraiment fort. C'est l'heure de Bhumkal. Nous marchons vers le terrain. Je peux difficilement en croire mes yeux. Il y a une mer de gens, la plupart sauvages et beaux, vêtus des façons les plus fantaisistes et magnifiques. Les hommes semblent avoir beaucoup plus pris soin d'eux-mêmes que les femmes. Ils ont des coiffures à plumes et des tatouages peints sur leur visage. Beaucoup ont les yeux maquillés et les visages poudrés en blanc. Il y a beaucoup de miliciens, de filles en saris de couleurs à couper le souffle avec des fusils suspendus négligemment à l'épaule. Il y a des vieux, des enfants et des arcs de guirlandes rouges à travers le ciel.

Le soleil est haut et vif. Le Camarade Leng parle. Ainsi que plusieurs dirigeants des diverses Janatana Srakars. La Camarade Niti, une femme extraordinaire qui est au Parti depuis 1997, est une telle menace pour la nation, qu'en janvier 2007, plus de 700 policiers ont encerclé le village d'Innar parce qu'ils avaient entendu dire qu'elle était là. La Camarade Niti est considérée comme tellement dangereuse, et est chassée avec un tel désespoir, pas parce qu'elle a mené de nombreuses embuscades (ce qu'elle a fait), mais parce qu'elle est une femme *adivasi* aimée par les gens dans le village et est une réelle inspiration pour les jeunes. Elle parle avec son AK à l'épaule. (C'est un fusil qui a une histoire. Le fusil de pratiquement chacun a une histoire : à qui il a été saisi, comment, et par qui.)

Une troupe CNM joue une pièce de théâtre sur le soulèvement de Bhumkal. Les méchants colonialistes blancs portent des chapeaux et des cheveux de paille dorée, et tyrannisent et battent les *adivasis* comme plâtre – entraînant un délice sans fin dans le public. Une autre troupe venant du Gangalaur Sud présente un spectacle appelé *Nitir Judum Pito* (Histoire de la chasse sanguinaire). Joori traduit pour moi. C'est l'histoire de deux vieilles personnes qui s'en vont à la recherche du village où se trouve leur fille. Alors qu'ils marchent à travers la forêt, ils se perdent parce que tout est brûlé et méconnaissable. La *Salwa Judum* a même brûlé les tambours et les instruments de musique. Il n'y a pas de cendres parce qu'il a plu. Ils ne peuvent pas trouver leur fille. Dans son chagrin, le vieux couple commence à chanter, et les entendant, la voix de leur fille venant des ruines leur chante en retour :

> « Les sons de notre village ont été réduit au silence, chant-t-elle. Il n'y a plus de bruit du battage de riz, plus de rires. Plus d'oiseaux, plus de chèvres qui bêlent. La corde tendue de notre bonheur a été cassée net. »

Son père chante en retour :

> « Ma fille magnifique, ne pleure pas aujourd'hui. Tous ceux qui naissent doivent mourir. Ces arbres autour de nous tomberons, les fleurs fleuriront et se flétriront, un jour ce monde vieillira. Mais pour qui mourons-nous ? Un jour, nos pillards apprendront, un jour la Vérité l'emportera, mais notre peuple ne t'oubliera jamais, pour des milliers d'années. »

Quelques discours supplémentaires. Puis les tambours et des danses commencent. Chaque Janatana Sarkar a sa propre troupe. Chaque troupe a préparé sa propre danse. Elles arrivent une par une, avec d'énormes tambours et elles dansent des histoires sauvages. Le seul personnage que toutes les troupes ont en commun est « *Bad Mining Man* » (le méchant mineur), avec un casque et des lunettes sombres, qui fume une cigarette. Mais il n'y a rien de rigide ou de mécanique dans leurs danses. Tandis qu'elles dansent, la poussière s'élève. Le son des tambours devient assourdissant. Petit à petit, la foule commence à se balancer. Et puis elle se met à danser. Ils dansent en petite lignes de six ou sept, les hommes séparés des femmes, avec leur bras autour de la taille l'un de l'autre. Des milliers de gens.

C'est pour cela qu'ils sont venus. Pour ça. On prend la joie très au sérieux ici, dans la forêt de Dandakaranya. Les gens marcheront des kilomètres, durant des jours ensemble pour fêter et chanter, pour mettre des plumes dans leurs turbans et des fleurs dans leurs cheveux, pour se serrer l'un l'autre dans les bras et boire la *mahua* [32] et danser toute la nuit. Personne ne chante ou ne danse tout seul. Ceci, plus que tout le reste, est le signe du défi qu'ils lancent à une civilisation qui cherche à les anéantir.

Je ne peux pas croire que tout ceci se déroule sous le nez de la police. En plein milieu de l'Opération Green Hunt.

D'abord, les camarades de la PLGA regardent les danseurs, se tenant sur les côtés, avec leurs fusils. Mais ensuite, un par un, comme des canards qui ne peuvent pas supporter de rester sur le bord et regarder les autres canards nager, ils entrent à leur tour dans la danse. Bientôt, il y a des lignes de danseurs vert olive, tourbillonnant avec toutes les autres couleurs. Et puis, alors que des sœurs et des frères, des parents et des enfants et des amis, qui ne se sont pas rencontrés depuis des mois, parfois des années, se rencontrent, les lignes se brisent et se reforment et le vert olive s'éparpille parmi les *saris* tourbillonnants et les fleurs, les tambours

---

[32] Boisson très appréciée à base de fleur de *mahua*.

et les turbans. C'est sûrement une Armée Populaire. Pour l'instant, du moins. Et ce que le Président Mao a dit à propos des guérilleros qui sont le poisson, et la population l'eau dans laquelle ils nagent est, à ce moment, littéralement vrai.

Le Président Mao. Il est ici aussi. Un peu solitaire peut-être, mais présent. Il y a une photo de lui, sur un écran en toile rouge. Marx aussi. Et Charu Majumdar (1918-1972), le fondateur et le théoricien en chef du mouvement naxalite. Sa rhétorique acerbe fétichise la violence, le sang et le martyre, et emploie souvent un langage tellement dru qu'il est presque génocidaire. Debout ici, le jour de Bhumkal, je ne peux m'empêcher de penser que son analyse, si vitale pour la structure de cette révolution, est si éloignée de son émotion et de sa texture. Quand il a dit que seule « une campagne d'anéantissement » pourrait produire « l'homme nouveau qui défiera la mort et sera libre de toute pensée d'intérêt personnel » – aurait-il pu imaginer que ce peuple ancien, dansant dans la nuit, serait celui sur les épaules duquel reposeraient ses rêves.

14.

Cela rend un mauvais service à tout ce qui se déroule ici que la seule chose qui semble aller vers le monde extérieur est la rhétorique rigide et inflexible des idéologues d'un parti qui a évolué par rapport à son histoire problématique. Quand Charu Mazumdar a dit cette phrase célèbre « Le Président de la Chine est notre Président et le Chemin de la Chine est notre Chemin », il était prêt à le soutenir jusqu'au point où les naxalites sont restés silencieux pendant que le général Yahya Khan a commis un génocide dans l'est du Pakistan (Bengladesh) parce qu'à ce moment, la Chine était un allié du Pakistan.

Silence aussi sur les Khmers Rouges et leurs champs de la mort au Cambodge. Silence sur les excès énormes des Révolutions chinoise et russe. Silence sur le Tibet. Au sein du mouvement naxalite aussi, il y a eu des exactions et nombre de choses impossible à défendre. Mais on peut comparer tout ce qu'ils ont fait avec les réalisations sordides du Congrès et du BJP au Bunjab, au Cachemire, à Delhi, à Mumbai, dans le Gujarat… Et cependant, malgré ces contradictions terrifiantes, Charu Mazumdar était un visionnaire dans beaucoup de ce qu'il a dit et écrit. Le parti qu'il a créé (et ses nombreux groupes dissidents) a gardé présent et réel le rêve de la Révolution en Inde. Imaginez une société sans ce rêve. Rien que pour ça, nous ne pouvons pas le juger trop sévèrement. Surtout pas

pendant que nous nous drapons dans le pieux baratin de Gandhi à propos de la supériorité de la « voie non violente » et sa notion de tutelle :

> « L'homme riche gardera la possession de sa richesse, dont il utilisera ce dont il a nécessairement besoin pour ses besoins personnels et agira en tant que fiduciaire pour que le reste soit utilisé pour le bien de la société. »

Comme il est étrange cependant, que les tsars contemporains de l'*establishment* indien – l'État qui a écrasé les naxalites si impitoyablement – doivent maintenant dire ce que Charu Mazumdar a dit il y a si longtemps : le chemin de la Chine est notre chemin.

A l'envers, la tête en bas.

11. Les damnés : Villageois de la zone de submersion du projet de barrage de Bodhghat.

Le chemin de la Chine a changé. La Chine est maintenant devenue une puissance impériale, pratiquant la prédation des ressources d'autres pays et d'autres peuples. Mais le Parti a toujours raison, simplement, le Parti a changé d'avis.

Quand le Parti est un prétendant (comme il l'est maintenant dans le Dandakaranya) courtisant la population, attentif à chacun de ses besoins, alors il est sincèrement un Parti Populaire, son armée authentiquement une Armée Populaire. Mais après la Révolution, cette histoire d'amour peut si facilement se transformer en mariage amer. L'Armée Populaire peut se retourner sur le peuple si facilement. Aujourd'hui, dans le Dandakaranya, le Parti veut que la bauxite reste dans les montagnes.

Demain, changera-t-il d'avis ? Mais pouvons-nous, devons-nous laisser les inquiétudes à propos du futur nous immobiliser pour le présent ?

Les danses continueront toute la nuit. Je retourne en marchant au camp. Maase est là, réveillée. Nous discutons tard dans la nuit. Je lui donne mon exemplaire des *Vers du Capitaine* (1952) de Pablo Neruda (Je l'avais emporté, juste au cas où). Elle demande encore et encore :

> « Que pensent-ils de nous à l'extérieur ? Que disent les étudiants ? Raconte-moi le mouvement des femmes, quelles sont les grandes questions maintenant ? »

Elle me pose des questions sur moi, mes écrits. J'essaye de lui donner un compte-rendu honnête de mon chaos. Puis, elle commence à me parler d'elle, de comment elle a rejoint le Parti. Elle me raconte que son partenaire a été tué en mai dernier, dans un faux combat. Il a été arrêté à Nashik et emmené à Warangal pour être tué. « Ils doivent l'avoir sérieusement torturé ». Elle était en route pour aller le retrouver quand elle a entendu qu'il avait été arrêté. Elle est restée dans la forêt depuis lors. Après un long silence, elle me raconte qu'elle a été mariée une fois avant, il y a des années. « Il a aussi été tué dans un combat » dit-elle et ajoute cette précision à briser le cœur « mais dans un vrai ».

Je suis couchée éveillée sur mon *jhilli*, pensant à la tristesse prolongée de Maase, écoutant les tambours et les sons de la joie prolongée sur le terrain et réfléchissant à l'idée de Charu Mazumdar de guerre prolongée, précepte central du Parti maoïste. C'est ce qui fait que les gens pensent que l'offre d'entrer dans des « dialogues de paix » des maoïstes est une blague, une ruse pour obtenir un répit pour se regrouper, se ré-armer et retourner mener la guerre prolongée ? Qu'est-ce que la guerre prolongée ? Est-ce une chose terrible en soi, ou dépend-elle de la nature de la guerre ? Qu'en serait-il des gens ici dans le Dandakaranya s'ils n'avaient pas mené leur guerre prolongée ces trente dernières années, où en seraient-ils maintenant ?

Et les maoïstes sont-ils les seuls à croire à la guerre prolongée ? Pratiquement dès le moment où l'Inde est devenue une nation souveraine, elle s'est transformée en puissance coloniale, annexant des territoires, menant la guerre. Elle n'a jamais hésité à faire usage des interventions militaires pour régler les problèmes politiques – Cachemire, Hyderabad, Goa, Nagaland, Manipur, Telengana, Assam, Punjab, le soulèvement naxalite au Bengale occidental, Bihar, Andhra Pradesh et maintenant à travers les régions tribales de l'Inde centrale. Des

dizaines de milliers de personnes ont été tuées impunément, des centaines de milliers torturées.

Tout ceci derrière le masque bienveillant de la démocratie. Contre qui ces guerres sont-elles menées ? Contre les musulmans, les chrétiens, les sikhs, les communistes, les dalits, les tribaux et plus que tout contre les pauvres qui osent interroger leur sort au lieu d'accepter les miettes qui leur sont lancées. Il est difficile de ne pas voir l'État indien comme étant essentiellement un État hindou de caste supérieure (sans tenir compte de quel parti est au pouvoir) qui entretient une hostilité réfléchie vis à vis de « l'autre ». Quelqu'un qui, sur un véritable mode colonial, envoie les Nagas et les Mizos pour se battre dans le Chhattisgarh, les Sikhs dans le Cachemire, les Cachemiris dans l'Orissa, les Tamilians dans l'Assam, etc. Si cela n'est pas la guerre prolongée, qu'est-ce donc ?

Pensées déplaisantes durant une nuit étoilée magnifique. Sukhdev se sourit à lui-même, son visage éclairé par son écran d'ordinateur. C'est un bourreau de travail. Je lui demande ce qu'il y a de drôle.

> « J'étais en train de penser aux journalistes qui étaient venus l'an dernier aux célébrations de Bhumkal. Ils sont venu un jour ou deux. L'un d'eux a posé avec mon AK-47, s'est fait photographié et puis est reparti et nous a appelé *Machines à Tuer* ou quelque chose comme ça. »

15.

Les danses ne se sont pas arrêtées et il fait jour. Les lignes continuent encore, des centaines de jeunes gens dansent encore. « Ils ne s'arrêteront pas » dit le Camarade Raju « pas avant que nous commencions à plier bagages ».

Sur le terrain, je cours vers le Camarade Docteur. Il a installé un petit camp médical au bord de la piste de danse. J'ai envie d'embrasser ses grosses joues. Pourquoi ne peut-il pas être au moins trente personnes au lieu d'une ? Pourquoi ne peut-il pas être des milliers de gens ? Je lui demande à quoi elle ressemble, la santé au Dandakaranya. Sa réponse me glace le sang. La plupart des gens qu'il a vu, dit-il, y compris ceux de la PLGA, ont un taux d'hémoglobine entre 5 et 6 (alors que le taux standard des femmes indiennes est de 11). Il y a la tuberculose, causée par plus de deux années d'anémie chronique. Les jeunes enfants souffrent d'une malnutrition protéino-énergétique au stade deux, appelée en termes médicaux *Kwashiorkor* (Je l'ai cherché plus tard. C'est un mot dérivé du

langage Ga de la région côtière du Ghana et qui signifie « la maladie que l'enfant attrape quand le nouveau bébé arrive ». En fait, le précédent bébé ne reçoit plus le lait maternel, et il n'y a pas assez d'aliments pour fournir sa nutrition). C'est une épidémie ici, comme au Biafra, dit le Camarade Docteur. « J'ai travaillé dans des villages avant, mais je n'ai jamais rien vu de tel ».

A côté de cela, il y a la malaria, l'ostéoporose, le ver solitaire, de graves infections de l'oreille et des dents et l'aménorrhée précoce – ce qui arrive quand la malnutrition durant la puberté entraîne la disparition du cycle menstruel de la femme, ou fait qu'il ne se déclenche pas du tout.

> « Il n'y a aucune clinique dans cette forêt, excepté une ou deux à Gadchiroli. Aucun médecin. Aucun médicament. »

Il part maintenant, avec sa petite équipe, pour un trek de huit jours jusqu'à Abhujmad. Il est en « habit » aussi, le Camarade Docteur. Donc, s'ils le trouvent, ils le tueront.

16.

Le Camarade Raju dit qu'il n'est pas sûr de continuer à camper ici. Nous devons bouger. Quitter Bhumkal implique beaucoup d'adieux étalés dans le temps.

— *Lal lal salaam, Lal lal salaam*,
— *Jaane waley Sathiyon ko Lal Lal Salaam*.
(Salut Rouge aux camarades sur le départ)
— *Phir milenge, Phir milenge*,
— *Dandakaranya jungle mein phir milenge*.
(Nous nous reverrons, un jour, dans la jungle de Dandakaranya)

La cérémonie d'arrivée et de départ ne sont jamais prises à la légère, parce que tout le monde sait que quand on dit « Nous nous reverrons », on veut en fait dire « Nous pourrions ne jamais nous revoir ». La Camarade Narmada, la Camarade Maase et la Camarade Roopi prennent des chemins séparés. Les reverrai-je jamais ?

Donc une fois encore, nous marchons. Il fait plus chaud chaque jour. Kamla cueille le premier fruit de *tendu* pour moi. Il a un goût de *chikoo*. Je suis devenue mordue du tamarin. Cette fois, nous campons près d'un ruisseau. Les femmes et les hommes se lavent tour à tour en équipes. Durant la soirée, la Camarade Raju reçoit un paquet entier de « biscuits ». Les nouvelles :

• 60 personnes arrêtées dans la Division de Manpur à la fin de janvier 2010 n'ont toujours pas comparu au Tribunal.

• D'énormes contingents de police sont arrivés dans le Bastar Sud. Des attaques au hasard ont lieu.

• Le 8 novembre 2009, dans le village de Kachlaram, Bijapur Jila, Dirko Madka (60 ans) et Kovasi Suklu (68 ans) ont été tués.

• Le 24 novembre, Madavi Baman (15 ans) a été tué dans le village de Pangodi.

• Le 3 décembre, Madavi Budram de Korenjad également tué.

• Le 11 décembre, village de Gumiapal, Division de Darba, 7 personnes tuées (noms encore à venir).

• Le 15 décembre, village de Kotrapal, Veko Sombar et Madavi Matti (tous les deux des KAMS) tués.

• Le 30 décembre, village de Vechapal, Poonem Pandu et Poonem Motu (père et fils) tués.

• En janvier 2010 (date inconnue), Chef de la Janatana Sarkar du village de Kaika, Gangalaur tué.

• Le 9 janvier, 4 personnes tuées dans le village de Surpangooden, Région de Jagargonda.

• Le 10 janvier, 3 personnes tuées dans le village de Pullem Pulladi (pas encore de noms).

• Le 25 janvier, 7 personnes tuées dans le village de Takilod, Région d'Indrivadi.

• Le 10 février (Jour de Bhumkal) Kumli violée et tuée dans le village de Dumnaar, Abhujmad. Elle venait d'un village appelé Paiver.

• 2.000 hommes de troupe de la Indo Tibetan Border Patrol (ITBP – Patrouille Frontalière Indo-Tibétaine) sont campés dans les forêts de Rajnandgaan.

• 5.000 hommes supplémentaires de la BSF sont arrivés à Kanker.

Et puis :

• Quota PLGA rempli.

Quelques journaux anciens sont également arrivés. Il y a beaucoup de presse à propos des naxalites. Un titre perçant résume parfaitement le climat politique : « *Khadedo, Maaro, Samarpan Karao* » (Eliminer, Tuer,

Les faire Capituler). En dessous de ça : « *Varta ke liye loktantra ka dwar khula hai* » (La porte de la démocratie est toujours ouverte aux discussions). Un deuxième dit que les maoïstes font pousser du cannabis pour se faire de l'argent. L'éditorial du troisième dit que la région dans laquelle nous avons campé et marché est totalement sous contrôle policier.

Les jeunes communistes s'exercent à la lecture avec ces coupures de journaux. Ils marchent autour du camp en lisant très haut les articles anti-maoïstes avec des voix de présentateurs radio.

17.

Nouveau jour. Nouveau lieu. Nous sommes stationnés dans la banlieue du village d'Usir, sous d'énormes arbres *mahua*. Le *mahua* vient juste de commencer à fleurir et laisse tomber ses pâles fleurs vertes comme des bijoux sur le sol de la forêt. L'air est baigné de son odeur légèrement capiteuse. Nous attendons les enfants de l'école de Bhatpal qui a été fermée après le « combat » d'Ongaar. Elle a été transformée en camp de police. Les enfants ont été renvoyés chez eux. Ceci est aussi vrai pour les écoles de Nelwad, Moojmetta, Edka, Vedomakot et Dhanora.

Les enfants de l'école de Bhatpal ne se montrent pas.

12. Brigade de la coupe au carré : Dans le Bastar, les femmes qui ont une coupe de cheveux courte peuvent vous faire tuer.

La Camarade Niti (la plus recherchée) et le Camarade Vinod nous mènent dans une longue marche pour voir les séries de structures pour récolter l'eau et les étangs d'irrigation qui ont été construits par la

Janatana Sarkar locale. La Camarade Niti parle de l'éventail des problèmes agricoles qu'ils doivent gérer. Seuls 2% de la terre est irriguées. A Abhujmad, le labour était impensable jusqu'à il y a 10 ans. Ailleurs, à Gadricholi, les graines hybrides et les pesticides chimiques font tout doucement leur chemin.

> « Nous avons besoin de gens qui connaissent les graines, les pesticides organiques, la permaculture. Avec un peu d'aide, nous pourrions faire beaucoup. »

Le Camarade Ramu est le fermier en charge de la région de la Janatana Sarkar. Il nous montre fièrement les champs, où ils cultivent le riz, l'aubergine, le *gongura*, l'oignon, le chou-rave. Puis avec la même fierté, un étang d'irrigation énorme, mais totalement sec. Qu'est-ce que c'est ? « Celui-ci n'a même pas d'eau durant la saison des pluies. Il est creusé au mauvais endroit » dit-il, un sourire enveloppant son visage, « ce n'est pas le nôtre, il a été creusé par la *Lotti Sarkar* » (Le Gouvernement qui Pille). Il y a deux systèmes de gouvernement parallèles ici, *Janatana Sarkar* et *Looti Sarkar*. Je pense à ce que le Camarade Venu m'a dit :

> « Ils veulent nous écraser, pas seulement à cause des minéraux, mais parce que nous proposons au monde un modèle alternatif. »

Cette idée de *Gram Swaraj* avec un fusil n'est pas encore une alternative. Il y a trop de famine, trop de maladie ici. Mais elle a certainement créé les possibilités pour une alternative. Pas pour le monde entier, pas pour l'Alaska, ou New Delhi, ou même peut-être pour l'ensemble du Chhattisgarh, mais pour lui-même. Pour Dandakaranya. C'est le secret le mieux gardé du monde. Elle a posé les fondations pour une alternative à sa propre extermination. Elle a défié l'histoire. Contre toute attente, elle a forgé un projet pour sa propre survie. Elle a besoin d'aide et d'imagination, elle a besoin de docteurs, de profs, de fermiers. Elle n'a pas besoin de guerre.

Mais si la guerre est tout ce qu'elle reçoit, elle combattra en retour.

18.

Durant les quelques jours qui suivent, je rencontre des femmes qui travaillent avec les KAMS, divers dirigeants des *Janatana Sarkars*, des membres du Dandakaranya Adivasi Kisan Mazdoor Sangathan (DAKMS), les familles de personnes qui ont été tuées et simplement des gens ordinaires qui essayent de faire face à la vie en ces temps terrifiants.

J'ai rencontré trois sœurs, Sukhiyari, Sukdai et Sukkali, pas jeunes, peut-être dans la quarantaine, du district de Narainpur. Elles sont dans le KAMS depuis douze ans. Les villageois dépendent d'elles pour s'arranger avec la police. Sukkali raconte :

> « La police vient en groupes de 200 ou 300. Ils volent tout, les bijoux, les poulets, les cochons, les casseroles et les poêles, les arcs et les flèches. Ils ne laisseraient même pas un couteau ».

Sa maison à Innar a été brûlée deux fois, une fois par le Bataillon Naga et une fois par le CRPF. Sukhiary a été arrêtée et emprisonnée à Jagdalpur durant sept mois.

> « Un jour, ils ont emmené l'ensemble du village, en disant que les hommes étaient des naxalites ».

Sukhiari a suivi avec toutes les femmes et les enfants. Ils ont cerné le commissariat et ont refusé de partir jusqu'à ce que les hommes soient libérés. Sukdai ajoute :

> « A chaque fois qu'ils emmènent quelqu'un, il faut y aller immédiatement et le reprendre. Avant qu'ils n'écrivent un quelconque rapport. Une fois qu'ils écrivent dans leur livre, cela devient très difficile. »

Sukhiari qui enfant, a été enlevée et mariée de force à un homme plus âgé (elle s'est enfuie et est allée vivre avec sa sœur), organise maintenant des rassemblements de masse, prend la parole lors des meetings. Les hommes dépendent d'elle pour leur protection. Je lui ai demandé ce que le Parti signifie pour elle. « *Naxalvaad ka matlab humaara Parivaar* » (Le parti Naxalite est notre famille). « Lorsque nous entendons parler d'une attaque, c'est comme si c'était notre famille qui avait été blessée » dit Sukhiari.

Je lui ai demandé si elle savait qui est Mao. Elle a souri timidement. « C'était un dirigeant. Nous travaillons pour sa vision ».

J'ai rencontré la Camarade Somari Gawdi. Vingt ans, et elle a déjà purgé une peine de deux ans de prison à Jagdalpur. Elle était dans le village d'Innar le 8 janvier 2007, le jour où 740 policiers ont encerclés le village parce qu'ils avaient l'information que la Camarade Niti s'y trouvait. (Elle y était, mais l'avait quitté au moment où ils sont arrivés). Mais la milice du village, dont Somari était membre, était toujours là. La police a ouvert le feu à l'aube. Ils ont tué deux garçons, Suklal Gawdi et Kachroo Gota. Puis, ils en ont attrapé trois autres, deux garçons, Dusri

Salam et Ranai, et Somari. Dusri et Ranai ont été attachés et abattus. Somari a été battue jusqu'à deux doigts de la mort. La police s'est procurée un tracteur avec une remorque et y a chargé les corps morts. Ils ont fait asseoir Somari avec les corps et l'ont emmenée à Narayanpur.

J'ai rencontré Chamri, la mère du Camarade Dilip qui a été abattu le 6 juillet 2009. Elle dit qu'après l'avoir tué, la police a attaché le corps de son fils à un piquet, comme un animal, et l'ont transporté avec eux. (Ils doivent présenter les corps pour recevoir leurs récompenses en argent, avant que quelqu'un d'autre ne vienne revendiquer l'assassinat). Chamri a couru derrière eux toute la route jusqu'au commissariat. Au moment où ils y sont arrivés, il n'avait plus une bribe de vêtements sur le corps. Sur le chemin, dit Chamri, ils ont laissé le corps le long de la route pendant qu'ils s'arrêtaient dans un *dhaba* pour prendre le thé et des biscuits (pour lesquels ils n'ont pas payé). Imaginez cette mère un instant, suivant le cadavre de son fils à travers la forêt, s'arrêtant à distance pour attendre que ses meurtriers aient fini de prendre le thé. Ils ne l'ont pas laissée récupérer le corps de son fils afin qu'elle puisse lui donner des funérailles convenables. Ils l'ont seulement laissée jeter une poignée de terre dans le trou dans lequel ils avaient enterré les autres personnes qu'ils avaient tuées ce jour-là. Chamri dit qu'elle veut une vengeance. « *Badla ku badla* ». Sang pour sang.

J'ai rencontré les membres élus de la Janatana Sarkar de Marskola, qui administre six villages. Ils ont décrit une descente de police : Ils viennent la nuit, 300, 400, parfois 1.000 d'entre eux. Ils encerclent le village et guettent. A l'aube, ils attrapent les premières personnes qui sortent pour aller aux champs et les utilisent comme boucliers humains pour entrer dans le village, pour qu'elles leur montrent où sont les pièges. « *Booby traps* » (objets piégés) est devenu un mot Gondi. Tout le monde sourit chaque fois qu'il est prononcé. La forêt est pleine de pièges, de vrais et de faux (même la PLGA doit être guidée dans les villages). Une fois que la police entre dans le village, ils pillent, volent et brûlent les maisons. Ils viennent avec des chiens. Les chiens attrapent ceux qui tentent de s'enfuir. Ils poursuivent les poulets et les cochons et la police les tue et les emmène dans des sacs. Les SPO viennent avec la police. Ce sont eux qui savent où les gens cachent leur argent et leurs bijoux. Ils attrapent les gens et les emmènent. Ils leur arrachent de l'argent avant de les libérer. Ils transportent toujours quelques « habits » naxals en plus avec eux, dans le cas où ils trouvent quelqu'un à tuer. Ils reçoivent plus d'argent pour tuer

les naxals, donc ils en fabriquent. Les villageois sont trop effrayés pour rester à la maison.

13. Habillés à la perfection : Des garçons Adivasis en tenue traditionnelle colorée pour les célébrations de la journée Bhumkal.

Dans cette forêt apparemment tranquille, la vie semble maintenant complètement militarisée. Les gens connaissent des mots tels que Bouclage et Ratissage, Fusillade, Progression, Retraite, Abattre, Action ! Pour faire leur récolte, ils ont besoin que la PLGA fasse une patrouille de sentinelles. Aller au marché est une opération militaire. Les marchés sont remplis de *mukhbirs* (informateurs) que la police a attirés depuis leur village avec de l'argent (1 500 roupies par mois). On me dit qu'il y a une *mukhbir mohallah* – colonie d'informateurs – à Narayanpur où se trouvent au moins 4 000 *mukhbirs*. Les hommes ne peuvent plus aller au marché. Les femmes y vont, mais elles sont surveillées de près. Si elles achètent régulièrement un petit extra, la police les accuse de l'acheter pour les naxals. Les pharmaciens ont des instructions pour ne pas laisser les gens acheter des médicaments excepté en très petites quantités. Les rations à bas prix du Système de Distribution Publique (PDS), le sucre, le riz, le kérosène sont entreposés dans ou près des commissariats, rendant impossible leur achat pour la plupart des gens.

Selon l'article 2 de la Convention des Nations Unies sur la Prévention et la Répression du Crime et du Génocide :

> « Le génocide s'entend de l'un des quelconque des actes ci-après, commis avec l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux comme tel : meurtre de membres du groupe ; atteinte grave

à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ; soumission intentionnelle au groupe de conditions d'existence entraînant sa destruction physique totale ou partielle ; mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe : (ou) transfert d'enfants du groupe à un autre groupe. »

19.

Toutes ces marches semblent avoir eu raison de moi. Je suis fatiguée. Kamla me trouve une casserole d'eau chaude. Je me baigne derrière un arbre dans le noir. Mais je ne peux pas manger le souper et je me traîne dans mon sac pour dormir. Le Camarade Raju annonce que nous devons bouger.

Ceci arrive fréquemment bien sûr, mais ce soir, c'est difficile. Nous campions dans un champ ouvert. Nous avions entendu des bombardements au loin. Nous sommes 104. Une fois encore, en file à travers la nuit. L'odeur de quelque chose comme de la lavande. Il devait être onze heures passées quand nous sommes arrivés à l'endroit où nous allions passer la nuit. Un affleurement de pierres. Formation. Appel. Quelqu'un allume la radio. La BBC dit qu'il y a eu une attaque sur un camp des Eastern Frontier Rifles (Fusils de la Frontière Orientale) à Lalgarh dans le Bengale occidental. Soixante maoïstes sur des motos. Quatorze policiers tués. dix disparus. Armes saisies. Il y a un murmure de plaisir dans les rangs. Le dirigeant maoïste Kishenji est interviewé :

« — Quand cesserez-vous cette violence et viendrez-vous pour discuter ?

— Quand l'Opération *Green Hunt* sera annulée. N'importe quand. Dites à Chidambaram que nous discuterons. »

Question suivante :

« — Il fait noir maintenant, vous avez posé des mines terrestres, des renforts ont été appelés, les attaquerez-vous aussi ? »

Kishenji : « — Oui bien sûr, sinon le peuple me battra. »

Il y a des rires dans les rangs. Sukhdev le clarificateur précise :

« Ils disent toujours mines terrestres. Nous n'utilisons pas de mines terrestres. Nous utilisons des IED [33]. »

---

[33] *Improvised Explosive Device* ; engin explosif improvisé. Il s'agit d'une bombe artisanale, posée le long d'une route. L'explosion de la charge principale (explosif artisanal ou empilement d'obus) est provoquée par une petite charge d'explosif déclenchée électriquement, à distance, au passage d'un véhicule.

Une autre suite luxueuse dans un hôtel 1000 étoiles. Je me sens malade. Il commence à pleuvoir. Il y a de petits gloussements. Kamla me lance un *jhilli*. Qu'ai-je besoin de plus ? Tous les autres s'enroulent dans leurs *jhillis*.

Le lendemain matin, le décompte des morts est monté à vingt et un, dix disparus.

Le Camarade Raju est prévenant ce matin. Nous ne bougeons pas avant le soir.

20.

Une nuit, les gens sont amassés comme des papillons de nuit autour d'un point de lumière. C'est le petit ordinateur du Camarade Sukhdev, alimenté par un panneau solaire, et ils regardent le film *Mother India* [34] les silhouettes des canons de leurs fusils se détachant sur le fond du ciel. Kamla ne semble pas intéressée. Je lui demande si elle aime les films. « *Nhai didi. Sirf ambush video* » (Non *didi*. Uniquement des vidéos d'embuscades). Plus tard, je demande au Camarade Sukhdev ce qu'il en est des vidéos d'embuscades. Sans un clignement de paupière, il m'en montre une.

Elle commence par des vues du Dandakaranya, rivières, cascades, gros plan d'une branche d'arbre nue, le cri d'un oiseau. Puis soudainement, un camarade bidouille les fils d'un IED, le cachant avec des feuilles sèches. Un cortège de motos explose. Il y a des corps mutilés et des motos qui brûlent. Les armes sont saisies. Trois policiers, sous le choc, ont été ligotés.

Qui filme ? Qui dirige les opérations ? Qui rassure les policiers capturés, qu'ils seront relâchés s'ils se rendent ? (Ils ont été libérés, j'en ai eu la confirmation plus tard).

Je connais cette douce voix rassurante. C'est le Camarade Venu.

« C'est l'embuscade de Kudur » dit le Camarade Sukhdev.

Il a également l'archive vidéo de villages brûlés, les témoignages de témoins visuels et de parents des morts. Sur le mur roussi d'une maison brûlée, il est écrit « *Nagaaa ! Né pour Tuer !* » Il y a des séquences du petit

---

[34] *Mother India* (1957) est un mélodrame, classique du cinéma indien, réalisé par Mehboob Khan, qui raconte la lutte d'une famille de paysans miséreux et endettés, symbole d'une Inde qui se libère de certains préjugés. Le film montre de manière réaliste la transition de l'Inde paysanne ancienne et féodale à un pays moderne avec l'inauguration d'un gigantesque barrage, l'arrivée des tracteurs et autres machines.

garçon dont les doigts ont été coupés pour inaugurer le chapitre Bastar de l'Opération *Green Hunt*. (Il y a même une interview télé de moi. Mon bureau. Mes livres. Etrange).

Durant la nuit, à la radio, il y a des nouvelles d'une autre attaque naxalite. Celle-ci à Jamui, Bihar. Elles disent que 125 maoïstes ont attaqué un village et tué dix personnes appartenant à la tribu Kora en représailles d'information donnée à la police ayant entraîné la mort de six maoïstes. Bien sûr, nous savons que le reportage peut être vrai, ou pas. Mais si c'est vrai, celle-ci est impardonnable. Les Camarade Raju et Sukhdev ont l'air nettement mal à l'aise.

Les nouvelles qui sont venues du Jharkhand et du Bihar sont inquiétantes. L'horrible décapitation du policier Francis Induvar (octobre 2009) reste fraîche dans tous les esprits. C'est un rappel de la facilité avec laquelle la discipline de la lutte armée peut se dissoudre en actes grossiers de violence criminalisée ou en laides guerres d'identités entre les castes, les communautés et les groupes religieux. En institutionnalisant l'injustice comme il le fait, l'État indien a transformé ce pays en une poudrière de troubles massifs. Le gouvernement se trompe complètement s'il pense qu'en effectuant des « assassinats ciblés » pour « décapiter » le CPI (Maoïste), il arrêtera la violence. Au contraire, la violence se répandra et s'intensifiera, et le gouvernement n'aura personne à qui parler.

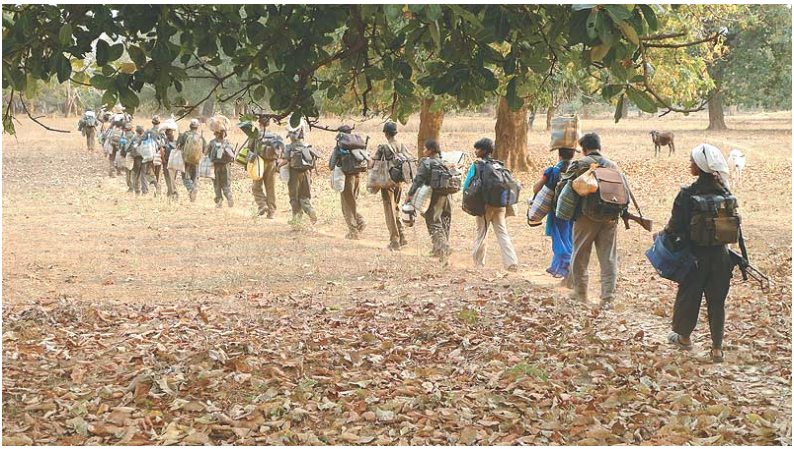
21.

Durant mes quelques derniers jours, nous serpentons à travers la luxuriante et magnifique vallée d'Indravati. Comme nous marchons le long d'un flanc de colline, nous voyons une autre file de gens marchant dans la même direction, mais de l'autre côté de la rivière. On me dit qu'ils sont en route pour la réunion contre le barrage du village de Kudur. Ce ne sont pas des clandestins, mais ils ne sont pas armés. Un rassemblement local pour la vallée. J'ai sauté dans une barque et les ai rejoints. Le barrage de Bodhghat submergera la totalité de la région dans laquelle nous avons marché durant des jours. Toute cette forêt, toute cette histoire, toutes ces histoires. Plus de cent villages. Est-ce donc ça le plan ? De noyer les gens comme des rats, afin que l'aciérie intégrée à Lohandiguda et la mine de bauxite et la raffinerie d'aluminium des Keshkal Ghats puissent avoir la rivière ?

A la réunion, des gens qui sont venus de loin, disent la même chose que ce que nous entendons depuis des années. « Ils nous noierons, mais

nous ne bougerons pas ! » Ils sont ravis que quelqu'un de Delhi soit avec eux. Je leur dit que Delhi est une ville cruelle qui ne les connaît pas et ne s'intéresse pas à eux.

Juste quelques semaines avant de venir à Dandakaranya, j'ai visité Gujarat. Le barrage Sardar Sarovar est plus ou moins achevé maintenant. Et pratiquement chaque chose que le Narmada Bachao Andolan (NBA) avait prédit s'est produit. Les gens qui ont été déplacés n'ont pas été relogés, mais cela va sans dire. Les canaux n'ont pas été construits. Il n'y a pas d'argent. Donc l'eau de Narmada est détournée vers le lit vide de la Sabarmadi (sur laquelle on a fait un barrage il y a longtemps). Une grande partie de l'eau est pompée pour les villes et la grande industrie. Les effets en aval – l'entrée d'eau salée dans un estuaire sans rivière – deviennent impossibles à atténuer.



14. La longue marche : Les maoïstes se déplacent dans le Bastar, en file indienne comme toujours.

Il fut un temps où croire que les grands barrages étaient « les temples de l'Inde Moderne » était peu judicieux, mais peut-être compréhensible. Aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé, et alors que nous savons tout ce que nous faisons, il doit être dit que les grands barrages sont un crime contre l'humanité.

La construction du barrage de Bodhghat a été mis en sommeil en 1984 après la protestation de la population locale. Qui l'arrêtera maintenant ? Qui empêchera que la première pierre soit posée ? Qui arrêtera le vol de l'Indrivati ? Quelqu'un doit le faire.

22.

Pour la dernière nuit, nous avons campé au pied de la colline escarpée que nous allions escalader durant la matinée, pour émerger sur la route où une moto me prendrait. La forêt à même changé depuis que j'y suis entrée. Les *chiraunjis*, les *kapokiers* et les manguiers ont commencé à fleurir.

Les villageois de Kudur envoient une énorme casserole de poisson fraîchement pêché au camp. Et une liste pour moi, de 71 variétés de fruits, de légumes, de légumes secs et d'insectes qu'ils prennent dans la forêt et cultivent dans leurs champs, ainsi que leurs prix sur le marché. C'est juste une liste. Mais c'est aussi une carte de leur monde.

La poste de la jungle arrive. Deux « biscuits » pour moi. Un poème et une fleur séchée de la Camarade Narmada. Une très jolie lettre de Maase. (Qui est-elle ? Le saurai-je jamais ?)

Le Camarade Sukhdev demande s'il peut télécharger la musique de mon Ipod sur son ordinateur. Nous écoutons un enregistrement de Iqbal Bano chantant *Hum Dekheige* (Nous assisterons à ce jour) de Faiz Ahmed Faiz au célèbre concert de Lahore au sommet de la répression durant les années Zia-ul-Haq.

— *Jab ahl-e-safa-Mardud-e-haram*,
— *Masnad pe bithaiye jayenge*.
(Quand les hérétiques et les honnis
Seront assis en haut)
— *Sab taaj uchhale jayenge*,
— *Sab takht giraye jayenge*,
(Toutes les couronnes seront arrachées
Tous les trônes renversés)
— *Hum Dekhenge*. (Nous assisterons à ce jour)

50 000 personnes du public dans ce « Pakistan »-là commencent un chant de défi : « *Inqilab Zindabad ! Inqilab Zindabad !* » Toutes ces années plus tard, ce chant retenti dans cette forêt. Etrange, ces alliances qui se font.

Le Ministre de l'Intérieur a émis des menaces voilées à ceux qui « offrent par erreur un soutien intellectuel et matériel aux maoïstes ». Est-ce que partager l'écoute d'Iqbal Bano [35] en fait partie ?

---

[35] Iqbal Bano (1928-2009), chanteuse indienne connue sous le titre honorifique de *Malika-e-Ghazal* (la reine du ghazal) tant au Pakistan qu'en Inde.

A l'aube, je dis au revoir aux Camarades Madhav et Joori, au jeune Mangtu et aux autres. Le Camarade Chandu est parti pour organiser les motos et viendra avec moi jusqu'à la route principale. Le Camarade Raju ne vient pas (L'escalade serait un enfer pour ses genoux). La Camarade Niti (la Plus Recherchée), les Camarades Sukhdev, Kamla et cinq autres m'emmèneront en haut de la colline. Comme nous commençons à marcher, Niti et Sukhdev détachent avec désinvolture, mais simultanément, les crans de sûreté de leurs AK-47. C'est la première fois que je les vois faire ça. Nous approchons de la « frontière » :

« Tu sais quoi faire si nous nous retrouvons sous le feu ? »

Sukhdev demande ça avec désinvolture, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

« Oui » dis-je « déclarer immédiatement une grève de la faim illimitée ».

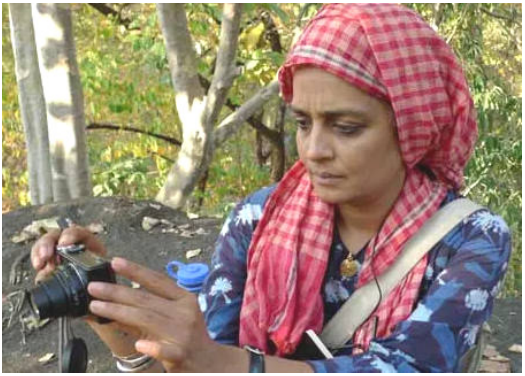
Il s'est assis sur une pierre et a rigolé. Nous avons escaladé durant environ une heure. Juste en-dessous de la route, nous nous sommes assis dans une alcôve pierreuse, complètement dissimulés, comme en embuscade, guettant le son des motos. Quand elles arrivent, l'adieu doit être rapide. « *Lal Salaam Camarades* ».

Quand j'ai regardé en arrière, ils étaient toujours là. Agitant la main. Un petit attroupement. Des gens qui vivent avec leurs rêves, alors que le reste du monde vit avec ses cauchemars. Chaque nuit, je pense à ce voyage. Ce ciel nocturne, ces chemins forestiers. Je vois les talons de la Camarade Kamala dans ses sandales éraflées, éclairés par la lumière de ma lampe électrique. Je sais qu'elle doit être en mouvement. Marchant, pas seulement pour elle-même, mais pour garder l'espoir en vie pour nous tous.

Arundhati Roy, mars 2010.

Origine et traductions

Ce récit a été publié en anglais le vendredi 29 mars 2010 dans *Outlook Magazine* de Delhi (Inde). Il a été traduit en français par les soins du Secours Rouge de Belgique en juillet 2010. Cette traduction a été revue, corrigée et complétée par Jacques Hardeau en juin 2023. Toutes les notes de bas de page sont des traducteurs.



Photographies réalisées par Arundhati Roy

Version originale en anglais :

Walking With The Comrades

<http://archive.org/details/roy-naxalites-en>

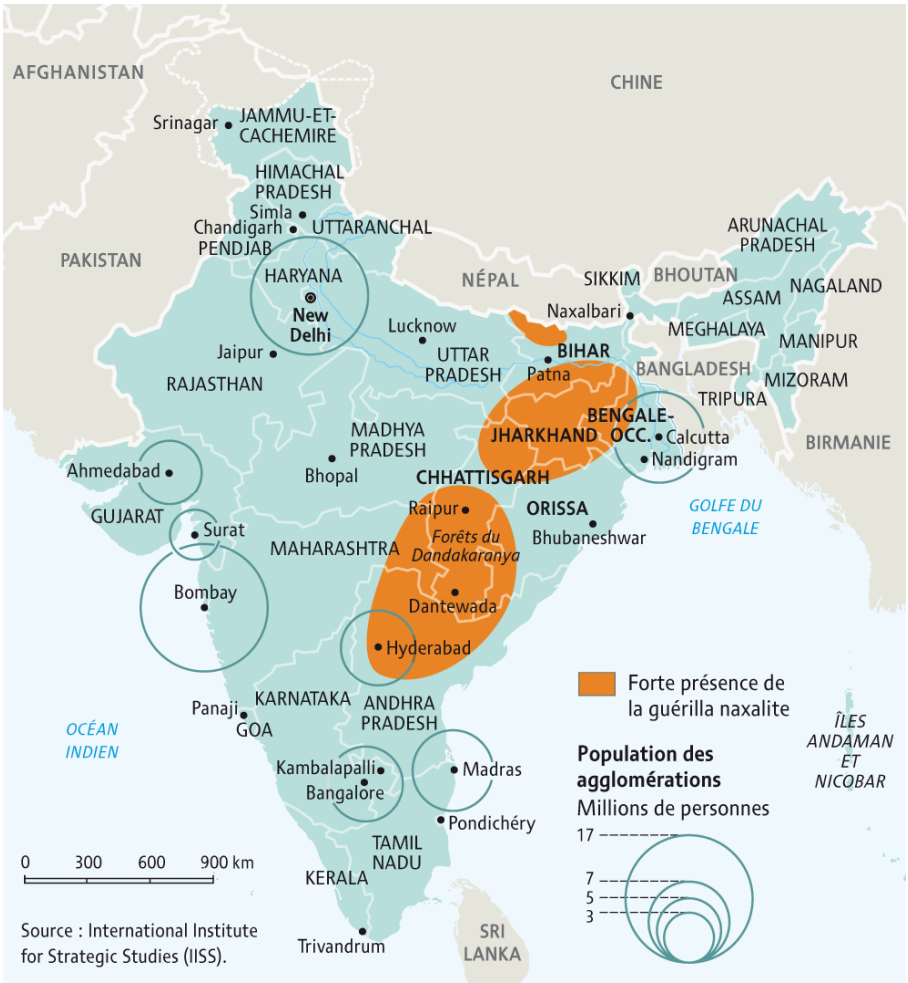
Traduction espagnole :

Caminando con los camaradas

<http://archive.org/details/roy-naxalites-es>

Fondé dans les années 1920, le **Secours rouge international** (SRI) était une organisation politique et caritative affiliée à l'Internationale communiste, un pendant « soviétique » à la Croix rouge internationale. Il a notamment joué un rôle actif du côté des républicains pendant la Guerre civile espagnole. Dissous dans les années 1940 le SRI a tenté à maintes reprises de se refonder, sans véritable succès. Ce n'est qu'en 2000, après un long processus, que voit le jour la Commission pour un Secours rouge international. Sa section belge étant une des plus actives elle œuvre à la « solidarité communiste et prolétarienne » et au « soutien aux prisonniers politiques révolutionnaires ».

<https://secoursrouge.org/>



Source : International Institute for Strategic Studies (IISS).

Naïké Desquesnes et Nicolas Jaoul

Les intellectuels, le défi maoïste et la répression en Inde

Opération militaire du gouvernement contre les naxalites

octobre 2011

Alors que le premier ministre Manmohan Singh et son gouvernement doivent faire face à une vague de protestation contre la corruption, les opérations militaires contre la guérilla maoïste et les peuples tribaux suscitent une grande indignation. Même la Cour suprême a dû rappeler au pouvoir les valeurs constitutionnelles. Malgré leurs méthodes, souvent violentes, les naxalites reçoivent l'appui d'intellectuels de gauche de plus en plus nombreux.

Annoncée en octobre 2009 par le ministre de l'intérieur Palaniappan Chidambaram, l'opération « *Green Hunt* » (« traque verte ») entend éradiquer l'insurrection maoïste – aussi appelée naxalite – dans les zones forestières et tribales du centre de l'Inde. En plus de six mille cinq cents civils suppléants de police (*special police officers*) de la milice *Salwa Judum* (« chasseurs de paix »), active dans le Chhattisgarh, cinquante mille paramilitaires ont été déployés dans cinq États-clés de l'insurrection : Jharkhand, Chhattisgarh, Bihar, Orissa et Bengale-Occidental. L'approche sécuritaire qui accompagne le discours officiel sur la croissance économique exacerbe ainsi la posture autoritaire qui a caractérisé historiquement le développement indien, souvent au détriment des populations et de la démocratie locales.

La communication gouvernementale, largement relayée dans les médias, présente « *Green Hunt* » comme une nécessaire étape de pacification en vue du développement. Cependant, les prises de position de certains intellectuels montrent un regain de vigilance et de suspicion à l'égard d'un modèle néolibéral qui s'accompagne de graves violations des droits humains. Or le potentiel minier de la région est tel que le gouvernement et les milieux économiques misent aujourd'hui sur ces projets d'extraction pour atteindre leur objectif de croissance à deux chiffres.

Dès l'annonce de « *Green Hunt* », le cri d'alarme des intellectuels laissait présager un basculement des forces progressistes en faveur des naxalites, alors même que le choix de la clandestinité et la radicalisation récente de ces derniers avaient accru leur isolement par rapport au reste de la société. Sumanta Banerjee, historien du naxalisme, nous explique :

> « Nous sommes arrivés à un point où les intellectuels indiens ne peuvent pas rester neutres. Même s'ils ne sont pas d'accord avec la tactique des maoïstes, ils doivent s'opposer aux politiques d'industrialisation prédatrices menées par le gouvernement, qui conduisent à confisquer des hectares de terres fertiles, à détruire des rivières et à faire fuir des milliers de villageois de leur lieu de vie. »

De manière plus générale :

> « La résistance armée des maoïstes et celle, non violente, des gandhiens se rejoignent dans une opposition claire au modèle néolibéral de développement que défend l'État indien. »

Au nom de la lutte contre le terrorisme

En l'absence des maoïstes, la forte médiatisation du conflit tend à assigner aux intellectuels de gauche invités par les médias une position de porte-parole malgré eux, alors même qu'ils ne font que soutenir la cause tribale et dénoncer des injustices. Mettant en avant leur qualité de « citoyens concernés », ils montrent qu'ils continuent à croire en un modèle équitable de développement. Leurs inquiétudes semblent trouver un écho au sein des institutions. C'est ce que confirme le jugement de la Cour suprême du 5 juillet dernier : il déclare anticonstitutionnel le recours aux *special police officers*, exige le désarmement immédiat des jeunes recrues de la milice et impose au gouvernement central de cesser de la subventionner (lire « Polémiques autour de la Cour suprême »). Le

gouvernement de New Delhi est accusé de faire « une interprétation totalement erronée de ses responsabilités constitutionnelles ».

Ce rappel à l'ordre de la part de la plus haute autorité n'aurait pas pu intervenir sans l'initiative de citoyens qui ont déposé une plainte contre l'État du Chhattisgarh, en 2007, pour atteinte à l'intérêt public. A leur tête, Nandini Sundar, la jeune directrice du département de sociologie de la Delhi School of Economics et doyenne de la faculté des sciences sociales de l'université de Delhi, a donc réussi son pari citoyen. A présent saluée de toutes parts, cette bataille juridique a été menée avec un sentiment d'isolement, voire de mépris de la part d'une gauche plus radicale, enthousiasmée par la lutte armée.

La très médiatique écrivaine et militante écologiste Arundhati Roy, bien qu'elle n'approuve a priori ni le projet politique des maoïstes ni leurs méthodes, est ainsi revenue sur ses positions non violentes, dont elle nie la pertinence dans un contexte de guerre civile. Son séjour dans la forêt avec les rebelles, qu'elle a relaté dans un récit de trente-deux pages paru en mars 2010 dans *Outlook*, l'un des grands hebdomadaires nationaux, a suscité la controverse [36]. Contemptrice acerbe du mode de vie consumériste des couches moyennes, elle oppose à leur égoïsme de classe les idéaux politiques qui animent cette rébellion, cristallisant de ce fait sur sa personne l'animosité ambiante à l'égard des intellectuels.

Alors qu'elle se montre critique envers les naxalites dans d'autres articles – toujours dans Outlook, en octobre 2010, elle fustigeait par exemple un modèle politique autoritaire et l'absence de programme écologique clair –, elle donne dans *Walking with the comrades* la parole aux villageois ayant rejoint la People's Liberation Guerrilla Army. Cet exercice de « journalisme embarqué » présente pour la première fois la version des guérilleros et offre une vision qualitative du conflit, systématiquement ignorée par les médias indiens au profit d'une approche souvent réduite au bilan des victimes et à un assemblage de termes anxiogènes issus de la sémantique officielle (« zones infestées », « éradication », « menace maoïste », etc.). Alors que les maoïstes ont été qualifiés en 2004 de « plus grave menace pour la sécurité intérieure » par le premier ministre Manmohan Singh, l'écrivaine dresse, avec un romantisme assumé et une désinvolture élégante, le portrait d'une armée de pauvres. « *Gandhi, sors ton flingue !* », lance-t-elle, avec son sens de la

[36] « Walking with the comrades », *Outlook*, New Delhi, 29 mars 2010.

formule iconoclaste, résumant sa démarche face au mépris officiel de l'écologie et de l'humanisme.

Réfugié à New Delhi pour échapper à la loi sécuritaire d'exception adoptée en 2005 par l'État du Chhattisgarh, le militant gandhien Himanshu Kumar a lui aussi révisé ses convictions non violentes. Elevé dans un ashram en Inde du Nord par des parents adeptes de Mohandas Karamchand Gandhi, il s'était installé dans le district de Dantewada, bastion maoïste, afin de « tester réellement la force de la non-violence » [37]. En mai 2009, son *ashram*, qui sert de centre social et médical à la population locale, est détruit par des centaines de policiers et de paramilitaires du gouvernement central. Motif présumé de cette attaque : son travail d'assistance légale, qui a permis à six cents aborigènes indiens de porter plainte contre les exactions de la milice, et le fait qu'il accueille des membres d'organisations non gouvernementales (ONG) venus enquêter sur les exactions. Agressé alors qu'il avait tenu à conserver sa neutralité dans le conflit, il justifie désormais la résistance armée.

Après une phase de factionnalisme intense, l'aile dure du mouvement naxalite, né à la fin des années 1960 à la suite de la révolte tribale de Naxalbari, s'est réunifiée en 2004 sous le nom de Parti communiste indien maoïste (PCI-m), autour d'un programme de lutte armée à partir des zones tribales du centre de l'Inde [38]. Dans le contexte de l'après-11-Septembre, les autorités ont relié la question naxalite à la problématique internationale du « terrorisme » : un moyen commode de justifier leur approche purement sécuritaire d'un problème structurel, à la fois économique, social, environnemental et politique. Poursuivant dans cette logique, certains dépositaires de l'autorité officielle cèdent parfois à la tentation dangereuse de criminaliser les intellectuels et les membres d'ONG les plus ouvertement engagés, en dénonçant leur prétendu soutien à des « terroristes ». L'exemple le plus célèbre est celui du « médecin aux pieds nus » et militant des droits humains Binayak Sen, qui, en dépit d'une importante campagne internationale en faveur de sa libération, a passé deux ans derrière les barreaux. La Cour suprême a invalidé en avril 2011 sa condamnation à perpétuité par la haute cour du Chhattisgarh pour « sédition et complot » avec les maoïstes,

---

[37] « If Gandhi were alive today, he'd be in a jail in Dantewada : Himanshu Kumar », entretien sur *Daily News and Analysis*, Bombay, 23 mai 2010.

[38] Lire Cédric Gouverneur, « En Inde, expansion de la guérilla naxalite », *Le Monde diplomatique*, décembre 2007.

condamnation fondée sur les visites médicales qu'il avait effectuées à la prison de Raipur auprès d'un prisonnier maoïste.

De la même manière, à New Delhi, en mars 2010, le président de l'université Jawaharlal-Nehru, un bastion de la gauche universitaire où se forment de nombreux militants et futurs cadres marxistes, a tenté de censurer certaines activités culturelles et politiques sur le campus, pour finalement échouer face à la mobilisation et aux violences politiques entre pro et anti-« Green Hunt ». « Les réunions publiques, projections de film et expositions ne seront autorisées que dans la mesure où elles ne compromettent pas l'intégrité, l'harmonie et la sécurité nationales », stipulait la circulaire, qui visait le Forum Against War on People.

Dans les milieux marxistes, la rébellion maoïste ravive une tension historique entre partisans de l'insurrection armée et légalistes. Depuis quelques années, le soutien des intellectuels marxistes au communisme parlementaire du Parti communiste indien marxiste (PCI-M) s'est considérablement érodé en raison de sa politique favorable à l'implantation de multinationales au Bengale-Occidental, où il a perdu les élections de mai 2011 après avoir gouverné durant plus de trois décennies [39]. En mars 2007, à Nandigram, la répression violente contre les opposants à une zone économique spéciale, qui fait quatorze morts, suscitait un tollé dans l'opinion publique.

La radicalisation de la gauche indienne gagne également à être analysée au prisme du sentiment nationaliste. L'opposition au néolibéralisme ravive en effet un sentiment anti-impérialiste. La résistance armée des populations tribales parvient à cristalliser un vieil idéal de souveraineté populaire qui imprègne la contestation en Inde depuis les luttes anticoloniales.

L'insurrection actuelle fait ainsi écho aux luttes paysannes qui ont marqué la gauche universitaire et alimenté sa critique du nationalisme indien et de son caractère bourgeois, après avoir été redécouvertes par le courant historiographique des subaltern studies. Les défenseurs de la cause tribale ou *adivasi* (littéralement, les « habitants des origines ») soulignent également une différence fondamentale avec les luttes sécessionnistes des dernières décennies, situées dans des régions à proximité des frontières, comme le Cachemire, le Pendjab ou le Nord-

[39] Lire Cédric Gouverneur, « "Didi", ou la politique du grand écart », *Le Monde diplomatique*, août 2011.

Est. Contrairement à ces dernières, les forêts du Dandakaranya sont au cœur du territoire national.

De même, l'État indien s'est posé dès l'indépendance en protecteur des populations tribales dont le mode de vie est menacé par la modernisation. A bien des égards, l'aborigène incarne dans l'imaginaire nationaliste cet « autre de l'intérieur », à la fois archaïque, vulnérable et authentique, suscitant dans les classes moyennes urbaines un mélange de mépris et de mauvaise conscience.

La dénonciation des coûts humains et écologiques induits par l'industrialisation forcée de leurs territoires confère dès lors un nouveau poids moral à la critique de la loi de 2005 sur les zones économiques spéciales. Invoquant une atteinte à la souveraineté nationale, les critiques de ce nouveau modèle de développement font vibrer la corde émotionnelle. Ils assimilent le renoncement au modèle socialiste qui imprégnait la rhétorique officielle de l'indépendance à la trahison d'une promesse symbolique : celle de tourner résolument le dos à un passé d'exploitation au profit d'une puissance étrangère. Ils pointent ainsi le lien entre exploitation capitaliste et colonialisme, jadis au centre de la critique anticoloniale du drainage des richesses. La politique gouvernementale dans les zones tribales symbolise donc à différents niveaux la déviance des officiels par rapport au projet national adopté à l'indépendance. Le type de développement autoritaire, propice à l'exploitation des ressources et de la main-d'œuvre, revient en effet à confisquer un système démocratique de gestion locale. Or cela se produit au moment où les milieux les plus démunis, mieux alphabétisés commencent à maîtriser le fonctionnement des institutions locales et à en faire bon usage pour défendre leurs droits.

Débat sur la non-violence

La mobilisation des intellectuels, confrontés à la montée en puissance des classes moyennes, est également pour eux une manière de rompre avec le consumérisme de leur propre milieu et de dénoncer leur éloignement du modèle nehruvien : celui d'une bourgeoisie nationale éclairée, responsabilisée vis-à-vis des problèmes du peuple et soucieuse de son progrès.

Pour comprendre la relation de ces milieux avec le maoïsme, il faut avoir à l'esprit que le communisme indien a historiquement recruté nombre de dirigeants et de cadres au sein de la bourgeoisie et des hautes

castes. Des camaraderies forgées sur les bancs des universités les plus prestigieuses font que le mouvement maoïste continue apparemment à bénéficier d'une certaine bienveillance dans les sphères intellectuelles, et même dans les classes dirigeantes.

En comparaison, la mobilisation anti-castes des *dalit* (intouchables) n'a jamais bénéficié de cette complicité. La défiance mutuelle et ancienne entre les intellectuels de gauche et ces derniers explique ce déficit de légitimité, en dépit d'un profond légalisme et d'une adhésion sans faille au modèle républicain. Depuis les années 1990, l'intelligentsia de gauche se trouve en effet discréditée par le combat que les *dalit* ont choisi de mener pour eux-mêmes et par eux-mêmes. Ecartés de la mobilisation en raison de leur appartenance aux castes brahmaniques, les intellectuels marxistes ont même été soupçonnés d'un paternalisme malveillant et qualifiés d'ennemis de l'émancipation.

A l'inverse, le maoïsme, qui s'affiche pourtant comme résolument hors la loi et violent, bénéficie de l'aura que donne le renoncement individuel dans la lutte pour les idéaux. Si l'on adopte la grille de lecture des *dalit*, il est tentant de voir dans ce traitement de faveur une logique paternaliste sous-jacente, les *adivasi*, moins organisés et moins politisés que les *dalit*, ne présentant pas la même résistance à une direction exogène. Un impensé élitiste affleure d'ailleurs dans les pétitions du mouvement contre « Green Hunt », où la notion de citoyenneté semble parfois réservée aux militants de la « bonne société » civile, tandis que les populations tribales sont désignées comme la « population locale ».

Comme le rappelait l'économiste marxiste Biplab Dasgupta, l'engagement naxalite des étudiants *bhadralok*, issus de l'élite traditionnelle bengalie de Calcutta, au début des années 1970, a constitué un puissant agent de légitimation sociale pour le maoïsme indien :

> « Le mouvement ne pouvait pas être rejeté comme étant contrôlé par des voyous et des marginaux, puisque l'élite y jouait un rôle moteur. » [40]

Le renoncement au confort et à la réussite que représente l'engagement dans la clandestinité pour des enfants de bonne famille motivés par un idéal suffirait-il à sanctifier la rébellion aux yeux des intellectuels ? Les récits maoïstes encensant les « martyrs » de la révolution valorisent en effet l'engagement par altruisme et par idéal, une forme de prestige

[40] Biplab Dasgupta, *The Naxalite Movement*, Allied Publishers, Bombay, 1975.

réservée aux élites, alors que le villageois ne ferait finalement que défendre ses intérêts de classe.

La question du rapport à la violence est symptomatique de cet impensé élitiste de la gauche indienne. Si les défenseurs des *adivasi* sont divisés entre ceux qui la condamnent et ceux qui la justifient, les deux camps se renvoient l'accusation de traiter cette question sur un plan idéaliste, décalé par rapport à la situation sur le terrain. Dilip Simeon, universitaire de New Delhi et ex-maoïste converti au gandhisme, note que la justification de la violence par les naxalites relève d'un rapport platonicien aux idéaux caractéristiques du brahmanisme, qui permet de penser qu'une théorie « supérieure » (le marxisme) peut justifier le sacrifice d'êtres « inférieurs » (les populations tribales). Mais son adhésion inconditionnelle à la non-violence n'est-elle pas déjà en soi un rapport similaire aux idéaux de Gandhi, qui fait abstraction de la réalité du terrain, où la violence est une donnée quotidienne ?

Après son séjour dans les bastions maoïstes, Roy arguait ainsi sur le plateau de la chaîne New Delhi Television (NDTV) :

> « Pour que la non-violence soit une véritable arme, il faut un public, une audience. Quand mille paramilitaires débarquent dans un village au milieu de la nuit, que faire ? Comment des villageois affamés peuvent-ils choisir la grève de la faim ? Dans un tel contexte, la violence est bien une contre-violence, qui répond à celle de l'État. »

L'écrivaine s'insurge également contre la bien-pensance de ceux qui, adoptant par principe une posture « neutre », renvoient dos à dos la violence étatique et celle de la rébellion : cette « théorie du sandwich », selon son expression, tend en effet à réduire les populations locales à des victimes prises entre le marteau de la répression et l'enclume maoïste, ce qui leur ôte d'emblée la possibilité d'arrêter un choix politique lorsqu'elles s'engagent.

Comme en témoignent les réactions hostiles suscitées par l'engagement de Roy, les médias sont devenus le lieu d'injonctions répétées à l'adresse des intellectuels dissidents de se conformer à un mode de pensée et de comportement « national ». Dans une séquence télévisuelle d'anthologie, la journaliste de la chaîne Cable News Network - Indian Broadcasting Network (CNN-IBN) invite l'écrivaine à « aimer l'Inde ou la quitter »… Les menaces d'arrestation qui ont pesé sur Roy après ses propos en faveur de l'autodétermination du Cachemire confirment l'existence d'un courant d'opinion hostile à la liberté d'expression, tant dans les institutions que dans les milieux de droite. La branche féminine du

Bharatiya Janata Party (BJP, nationalistes hindous) a attaqué son domicile, tandis qu'une cour de justice locale y a trouvé un prétexte à enregistrer une plainte pour sédition [41].

Se rendre au Chhattisgarh est également devenu difficile pour les experts indépendants. Roy et Sundar, ainsi que M. Kumar, ont été déclarés *persona non grata* par la police de cet État. Le militant et renonçant [42] hindou Swami Agnivesh, qui a pris des initiatives en faveur de pourparlers de paix, n'a pas non plus échappé à ces intimidations. Fin mars 2011, une foule composée de membres des forces de l'ordre et de miliciens l'a attaqué et blessé à la tête alors qu'il se rendait dans l'un des trois villages brûlés par les paramilitaires, où des femmes avaient été violées et trois hommes tués. Une agression de trop contre une figure respectée de l'opinion, qui n'a pas manqué d'influencer le verdict des juges de la Cour suprême.

De façon générale, c'est bien contre l'engagement en faveur des défavorisés, pourtant autrefois porté par le Mahatma Gandhi, Jawaharlal Nehru et Bhimrao Ramji Ambedkar, pères fondateurs de l'Inde indépendante, que l'État lui-même s'acharne. La capacité des intellectuels à interpeller une partie de l'opinion et des classes dirigeantes repose sur le sentiment que « le résultat de ce qui se passe là-bas aidera à définir le type de pays que l'Inde va devenir dans les années qui viennent », comme l'affirme Sundar dans son livre *Subalterns and Sovereigns* [43]. Cette inquiétude de la plaignante a été validée par le jugement de la Cour suprême, qui évoque, à propos de l'attitude gouvernementale, « l'obscurité qui a commencé à envelopper nos décideurs politiques, de plus en plus aveugles aux valeurs et à la sagesse constitutionnelles ». La légitimité morale de la classe dirigeante se voit donc remise en cause par la plus haute autorité officielle, qui affirme qu'elle a été gagnée par « la culture de l'égoïsme sans bornes et de l'avidité, engendrée par l'idéologie de l'économie néolibérale ».

En dépit de sa victoire, au terme d'un procès éprouvant de quatre années contre l'État du Chhattisgarh, Sundar reste aujourd'hui pessimiste. Alors que le remaniement ministériel du 12 juillet 2011

---

[41] Un délit inscrit dans le code pénal afin de sanctionner les « paroles, signes ou représentations qui encouragent à la haine, au mépris, à la désaffection contre le gouvernement établi par la loi indienne ».

[42] Qui mène une vie d'ermite itinérant.

[43] Nandini Sundar, *Subalterns and Sovereigns. An Anthropological History of Bastar (1854-2006)*, préface à la seconde édition, Oxford University Press, New Delhi, 2008.

fournissait l'occasion de limoger le ministre de l'intérieur, M. Chidambaram, le premier ministre l'a maintenu à son poste et a en revanche muté son ministre de la justice, M. Veerappa Moily. Lequel n'avait pas su empêcher la Cour suprême d'émettre plusieurs jugements accusant le gouvernement de manquer à ses responsabilités non seulement dans cette affaire mais aussi dans les récents scandales de corruption et d'évasion fiscale.

L'actuel gouvernement espère ainsi conserver le soutien électoral des classes moyennes urbaines, récemment reconquises par le Parti du Congrès aux dépens du BJP. Afin de ne pas perdre l'électorat défavorisé, le parti présente également une face plus « sociale », grâce à Mme Sonia Gandhi, qui est à sa tête, et à son fils Rahul. Leurs discours souhaiteraient faire oublier que le pouvoir défend avant tout les intérêts miniers.

Certains craignent désormais que la fin de la milice, à la suite de cette décision de justice, ne débouche sur un État policier, voire sur l'intervention de l'armée régulière. Mais les militaires eux-mêmes jugent une telle option trop délicate sur le plan politique : comment justifier que l'armée intervienne contre sa propre population ? Renforcés par le soutien des intellectuels, les maoïstes semblent conserver un avantage idéologique et moral, en se positionnant habilement comme les seuls véritables défenseurs d'une éthique nationale de responsabilité vis-à-vis du peuple.

Naïké Desquesnes
Rédactrice spécialiste de l'Asie du Sud à *Courrier international*.
Nicolas Jaoul
Anthropologue, chercheur du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS).

Article publié dans *Le Monde diplomatique* d'octobre 2011.
https://www.monde-diplomatique.fr/2011/10/DESQUESNES/21104

Sur le même sujet :

Alpa Shah

Le livre de la jungle insurgée

Plongée dans la guérilla naxalite en Inde

Editions de la Dernière Lettre, 2022.

Le mouvement révolutionnaire naxalite, basé dans les forêts du centre et de l'est de l'Inde, est en guerre depuis 50 ans contre l'État indien. Ces hommes et ces femmes qui combattent dans les rangs des naxalites, que les médias présentent comme un groupe terroriste sanguinaire, sont des membres des basses castes et des communautés tribales, allié·es à des rebelles héritiers du marxisme-léninisme pour opposer aux grands projets d'infrastructure une vision du monde égalitaire et communautaire. En 2010, l'anthropologue Alpa Shah enfile un treillis et s'embarque pour une randonnée de sept nuits avec une escouade, parcourant 250 km à travers les forêts denses et accidentées de l'est de l'Inde.

Dans ce récit intimiste et limpide paru en anglais en 2019, Shah nous plonge nuit après nuit dans un carnet de route époustouflant. Son récit à la première personne met en scène ses fatigues et ses attentes, décrit minutieusement les scènes de cuisine ou d'ablutions féminines, et nous rappelle la biographie déroutante de certains jeunes compagnons Adivasi, habitants autochtones des forêts, qui rejoignent parfois la lutte pour de simples embrouilles familiales. En dialoguant avec des leaders révolutionnaires aux idées parfois rigides et en partageant le quotidien de villageois·es sur les zones libérées par la guérilla, Shah nous embarque au cœur de la dépossession, et raconte pourquoi une part de la population pauvre de ce qu'on appelle « la plus grande démocratie du monde » s'est tournée depuis des décennies vers la lutte armée.

336 pages – 14 X 22 cm – 24 euros
ISBN 9782491109004.

Sommaire

Arundhati Roy
Ma marche avec les camarades
Mars 2010
1

Naïké Desquesnes et Nicolas Jaoul
Les intellectuels, le défi maoïste et la répression en Inde
Octobre 2011
65

Alpa Shah
Le livre de la jungle insurgée
Plongée dans la guérilla naxalite en Inde
2019
75

Cette brochure a été réalisée sans but lucratif.
Elle peut être librement téléchargée à l'adresse :
<http://archive.org/details/roy-naxalites-fr>

Notes & Morceaux choisis

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

Chipko andolan

Edition spéciale n°2 - Juin 2023

Il y a 50 ans, en 1973 dans l'Uttarakhand, le mouvement Chipko a débuté par l'action d'un groupe de villageoises qui se sont opposées à l'exploitation industrielle de leurs forêts, notamment en défendant collectivement les arbres contre les coupes rases. Elles cherchaient ainsi à protéger leurs moyens de subsistance, intimement liées à l'existence d'un couvert végétal diversifié, leur assurant autant des ressources à portée de main (bois, eau, etc.) qu'une protection contre l'érosion des sols.

Ce mouvement est devenu emblématique des luttes écoféministes du Sud et Vandana Shiva a grandement contribuée à en forger la légende. Je propose donc ici de revenir plus en détail sur ce mouvement avec deux articles inédits en français. Le premier est d'un témoin direct, Pandurang Hegde, très axé sur la non violence et le développement local. Le second d'une universitaire, Emma Mawdsley, qui suite à une enquête sur le terrain une vingtaine d'années plus tard porte un regard critique sur les motivations des acteurs et actrices de ce mouvement, ainsi que sur certaines idéalisations dont il a été l'objet.

Cette brochure peut être librement téléchargée à l'adresse :
<http://archive.org/details/notes-morceaux-choisis-chipko-andolan>

Textes disponibles sur le blog :

Et vous n'avez encore rien vu...

Critique de la science et du scientisme ordinaire

<http://sniadecki.wordpress.com/>

Alors que les maoïstes ont été qualifiés en 2004 de « plus grave menace pour la sécurité intérieure » par le premier ministre Manmohan Singh, l'écrivaine Arundhati Roy dresse, avec un romantisme assumé et une désinvolture élégante, le portrait d'une armée de pauvres. « *Gandhi, sors ton flingue !* », lance-t-elle, avec son sens de la formule iconoclaste, résumant sa démarche face au mépris officiel de l'écologie et de l'humanisme.

Prix libre